

Les Coudes sur la Table

TEXTES ET DESSINS DE
GEORGES DELAW



M'sieur Dupanloup, à la Bérésina
C'est encore lui qui nous sauva.



PARIS

COLLECTION « *VERS ET PROSE* »

EUGÈNE FIGUIÈRE & C^{ie}, ÉDITEURS

7, RUE CORNEILLE, VI^e

Composé et remis en page en novembre 2023 par et pour le site
www.eglise-romane-tohogne.be

Les Coudes sur la Table

TEXTES ET DESSINS DE
GEORGES DELAW



PARIS

COLLECTION « VERS ET PROSE »

EUGÈNE FIGUIÈRE & C^{ie}, ÉDITEURS

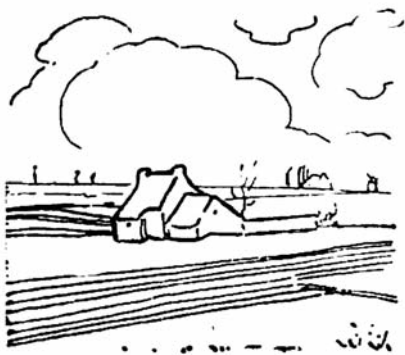
7, RUE CORNEILLE, VI^e

LES COUDES SUR LA TABLE

AU-DEVANT DU PRINTEMPS

À mon compagnon de route
CHARLES GENTY.

Nous sommes sortis de Paris, l'autre matin, pour aller au-devant du Printemps.



À la gare, déjà, nous avions lu, sur des enseignes, des noms qui nous avaient remplis de joie : Orléans, Bourges, Blois, Tours... Des noms tout en lettres rondes, à panses rebondies comme des outres de vin.

Et maintenant, au mouvement du train, la Beauce se met doucement à tourner ; elle tourne sous de grands ciels mouvants, avec des fermes, des meules, et les bons chevaux debout au bord des rectangles labourés.

La Beauce : la Terre !...

Mon compagnon, incorrigible, me dit : C'est cela qui ferait un joli «pendant» à une «marine» !

Et il y a aussi, sur l'horizon, des petits moulins à vent qui agitent leurs antennes, pareils à de gros hannetons de bois, comme pour s'envoler... mais ils sont attachés par la patte ; celui-ci, qui n'a plus que deux ailes, a l'air de pagayer dans les nuages.

Quand l'Omnibus du Cheval-Blanc est entré sur le pont de Jargeau, nous avons regardé la Loire. Mais, Elle, ne nous a pas vu passer.

D'habitude, elle est encombrée par de grandes tartines de sable. Aujourd'hui, c'est un fleuve limoneux, bourru, qui s'en va très vite, avec un air de mauvaise humeur, vers un but que nous ignorons ; il est pressé d'aller à ses affaires, prêt à bousculer tout le monde ; solitaire et rapide, il semble hostile, indifférent à la vie de cette petite ville qui est elle-même, d'ailleurs, très occupée aujourd'hui par son marché aux fromages.

Hors la ville, le Fleuve occupe tout le paysage. Entre le ciel et l'autre bord, il ne reste qu'un peu de terre. Et son eau jaune coule sans bateaux, sans chemin de halage, méprisante pour l'Homme, avec un clapotis triste...

Mardi gras. — Le village que nous traversons a l'air d'être abandonné. Le pays, tout autour, est planté de petits bâtons qui sont le squelette des vignobles. Dans la rue déserte, cependant, deux personnages en oripeaux multicolores ont l'air de

sortir d'une baraque de foire. L'un bat du tambour, et l'autre frappe sur une grosse caisse. Mais rien ne bouge aux fenêtres, ni sur les seuils ; et ce vacarme donne à la campagne un silence plus majestueux. On dirait que tous les habitants



sont morts ; c'est pourquoi, sans doute, les deux pitres s'irritent de ne pouvoir les tirer de leur sommeil ; c'est pourquoi, en redoublant de vacarme, ils s'en vont, comme des furieux, faire le tour des meules et s'enfoncent dans les terres labourées.

Le sapin qu'on a planté devant cette maison, avec un drapeau dans les branches, et qui domine la maison, on le plante à la Saint-Vincent en l'honneur du Roi de la Vigne.

Tous les ans, au 22 janvier, un vigneron — à tour de rôle — est élu « Roi vigneron ». On nomme même deux rois, l'un nommé par le maire, l'autre par le curé. Chaque village possède ainsi un Roi clérical et un Roi... socialiste !

Mais, tout s'arrange : le Roi boit, le curé boit, M. le Maire lui tient tête, chacun est Roi tour à tour et tout le monde est de la fête !

Le long de la route, entre les deux villages, nous entrons dans la demeure d'Agnan, le vigneron. Son accueil est si naturel qu'il n'a pas l'air de nous recevoir.



Nous sommes de bons camarades assis au coin de l'âtre, et la femme, brune comme le pain, met un fagot sous la marmite.

Voici la soupe au lait dans la soupière de faïence, et voici l'andouille qui est la chair parfumée du cochon.

Agnan a beau dire que son vin est « chti » cette année, nous le buvons à claires rasades entre deux bouchées

de fromage au foin.

La vie d'Agnan est claire comme un feu de bois ; il est comme un vieux cep de vigne ; et la poésie calme de son existence me fait voir ses yeux très jeunes, bleus comme le ciel du matin, pareils, dans sa figure rousse, à deux pervenches qui s'éveillent au printemps dans le berceau des feuilles anciennes.

La route est toute droite, avec de chaque côté des petits bois en quadrilatères ; il passe un vent robuste qui n'est plus le vent d'hiver.

Le Printemps, caché dans les branches du saule, se penche déguisé en bourgeon et me regarde derrière son petit masque de velours blanc. C'est pourquoi le paysage, qui était tout à l'heure d'une grandeur désolée, me semble maintenant frémir d'allégresse.



Il est toujours le même cependant ; mais c'est notre état d'âme qui vient de changer à notre insu ; parce que le printemps nous a souri à travers les branches mortes.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Avril ! Un mot perlé, qui brille au diadème du printemps, un mot que l'on écrit avec des gouttes d'averse argentine sur un paysage argenté.

Dans le bois mouillé, les muguet ont mis de fraîches toilettes, les au-bépines sont à la cimaise, et il semble que, pour toutes les feuilles, ce soit



jour de vernissage.

Puisqu'il ferait si bon respirer, puisqu'il ferait si bon flâner la forêt, comme un ogre affamé de poésie, «sentir la terre fraîche!», humer la mousse, l'écorce... mettons une robe de chambre, des lunettes rondes; enfermons-nous à double tour avec un paquet de tabac, et penchons-nous sur le vieil almanach...

Avril !... Avril fait la fleur. Je lis cela à travers la fumée de ma pipe.

Avril fait la fleur.

Mai en a l'honneur !

Ces deux lignes sont placées modestement sous la rubrique *Dictons et Proverbes*.

Ça n'est pas trop mal pour un dicton.

Ce joli mois de mai qui se pare des fleurs que l'avril fait naître, lui doit en effet le meilleur de sa réputation, encore est-il en train de la perdre, cette réputation charmante, depuis qu'on l'a choisi pour présider la Fête du Travail !

Autrefois, le Printemps était un gai vagabond, sans profession précise, coureur des bois et tresseur de guirlandes qui s'en allait suivi de ribambelles, chanter des « trimozets » dans les vergers et planter des branches fleuries devant la fenêtre des filles de quinze ans.

Mais il y a longtemps que cet équipage suranné est disparu sur *la Belle-Lurette*, capitaine Jadis...

Le joli mai est un solide travailleur aujourd'hui. Il est beau comme un astre, sous son chapeau haut de forme et sa redingote en tire-bouchon ; il traverse la ville en portant une pioche comme un drapeau, et une truelle en guise de pervenche, à la boutonnière.

Nous n'irons plus au bois, les lilas sont coupés...

À 9 h. 35, nous nous dirigeons en l'honneur du Printemps, vers la salle Ferrer.

Salle des Grèves : Briqueteurs.

Salle des Commissions, quatrième étage : Replanisseurs de parquets.

Honneur au Travail, camarades, et replanissez les parquets !

La Belle-Lurette, capitaine Jadis, a doublé le promontoire et la brise du large n'a pas rejeté sur le rivage sa cargaison de myosotis. Perdue corps et biens.

Seule, la petite ouvrière sent toujours battre en elle, à coups violents, le cœur du mois de mai. C'est pourquoi, celui-ci, en reconnaissance, vient-il encore, chaque année à la même époque, déguisé en marchande d'amulettes, épingle sur son corsage le muguet des bois qui porte bonheur.



PROMENADE SUR LA BUTTE

Le Soleil, ce matin, va faire sa petite promenade, à pas de convalescent, sur la colline.

Comme il s'assied doucement sur ce banc ! Oh ! les jambes ne sont pas encore solides ; il y a si longtemps qu'il garde le lit !

Et, comme ses couleurs sont fugitives ; comme elles s'effacent vite sur ses joues pâlottes, quand accourt sur lui le gros Nuage bourru !

Cependant, les bourgeons, dans le square, flambent aux candélabres bruns des arbrisseaux ; comme une personne qui relève de maladie, après un régime sévère, le Paysage a le teint plus frais, la voix plus claire.

Et la voix de ce Printemps, c'est bien celle de la marchande qui passe avec ses « cœurs à la crème » dans son panier, blanche comme le soleil levant et comme son laitage.



Aussi ponctuelle que le calendrier, elle apparaît au même coin des mêmes rues et aux mêmes dates ; et sa voix de mirliton :

« À la crème, fromage à la crème ! » signifie :

« Encore un printemps ! »

L'aveugle qui demande l'aumône à mi-côte des escaliers n'a pas encore quitté sa tenue d'hiver. Il a sur la tête un chapeau melon ; sur les genoux, un chapeau de paille qui lui sert de sébile.

Dans quelques jours, aux premiers soleils, il va faire un geste essentiel ; aussi important dans son orbe de cloporte que l'équinoxe dans l'orbe de la Terre.

Diogène sans le savoir, il mettra le melon sur ses genoux et le chapeau de paille sur sa tête.

Le melon se fera sébile et la sébile deviendra chapeau : encore un Printemps !

* * *

Si tu suivais les ruelles tatouées comme un bras de matelot ; les ruelles tatouées de poignards et de runes obscènes qui montent vers la place candide entourée de maisons blanches, Montmartre, s'il te faut une illusion, te donnera l'image d'un petit port de mer ; un Honfleur à gigolettes où tu trouveras des jetées, des estacades, des brise-lames ; telle modeste Blanchisserie prendra, si tu le désires, l'allure d'un « Bureau des inscriptions maritimes ». Le soir, tu verras des escadres en rade, et tu aspireras des senteurs d'embruns apportées du large par le vent aigre de la Semaine Sainte.

Un petit cimetière presque inconnu, à côté, semble fait à dessein pour compléter le décor ; triste jardin enfermé dans des murs moisissés à l'ombre d'une vieille église romane.

C'est le cimetière du Calvaire.

Musée plutôt que cimetière ; morts très anciens qui ne sentent plus l'enterrement que n'attristent plus les pauvres figures tuméfiées par les larmes.

Tu y verra la tombe d'un vicomte de Vintimille qui fut vice-amiral ; et celle d'un Louis-Philippe de Rigaud, ancien lieutenant général des armées navales.

Pierres caduques et plantées de travers comme des barques qui donneraient de la bande.

Jean-Louis de Vaudreuil, lieutenant général des Armées du Roi.

Charles de Maillé Latour-Landry, gentilhomme d'honneur de Monsieur.

Marie-Angélique d'Aguerre, épouse de Monsieur le vicomte de Laborde-Lesgo, lieutenant général des Armées du Roi.

Gaspard, baron de Lalive, introducteur des Ambassadeurs.



Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Rigaud, ancien grand fauconnier de France, pair de France, lieutenant général...

C'est le cimetière des lieutenants généraux.

Et cet autre comte de Vaudreuil qui était premier gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté le roi Charles X.

Et la famille Fitz-James ; et la tombe de Félix Desportes, premier maire de Montmartre, élu par le peuple en 1790.

Ici, un arbre fantaisiste s'est plu à happer lentement la grille dont les anneaux passent aujourd'hui au travers du tronc comme le fil dans l'aiguille.

Mais, avance vers ce coin plus humide que les autres ; il y a une stèle très humble dans les feuilles pourries du dernier automne ; à côté, dans le même grillage, contre le mur de l'église, une pierre est debout sur laquelle sont inscrits des noms de femme : Joséphine-Olympe-Claire et Marie-Flore, prénoms désuets du temps des pavanés.

Je suis venu ici par un crépuscule falot de ce printemps frisquet ; et il ne m'a pas fallu beaucoup d'imagination pour voir s'accouder au grillage de cette tombe un joli spectre en perruque à marteaux et vêtu d'un uniforme bleu de France. De ses yeux vides où rôdait le regret des caravelles, je le voyais déchiffrer avec mélancolie ces mots gravés sur l'humble stèle et qui composaient sa propre épitaphe :

À LA MÉMOIRE
DE LOUIS-ANTOINE
C^{te} DE BOUGAINVILLE
Officier général de terre et de mer
CIRCUMNAVIGATEUR FRANÇAIS

Et j'ai trouvé très nostalgique que M. de Bougainville, qui s'y connaissait, soit venu amarrer la barque de sa vieillesse sur cette falaise montmartroise, pour fermer ses yeux de vieux marin devant la grand'houle de Paris.

PLUS ON EST DE FOUS PLUS ON RIT

J'ai connu un fou qui collectionnait les locomotives ; il les mettait dans un carnet de poche. Un jour que nous nous promenions dans la forêt, un train surgit des verdure, à une courbe de la voie ferrée. Roger s'élance, haletant, vers le remblai, son carnet à la main. Le train disparu, Roger, très calme, revient vers moi et me dit en souriant : « Je la connais, c'est la 904,

qui vient d'Amiens, je l'ai déjà... Je les ai toutes... Elle est marquée là, dans la colonne du milieu, voyez-vous ?... au bas de la page. »

Roger collectionnait les locomotives comme Roosevelt collectionne les hippopotames. Chacun a son idée fixe ; elle est plus ou moins discrète, voilà tout.

L'un cherche toute sa vie après le même timbre-poste, tandis que l'autre veut, à tout prix, atteindre le 90° degré de latitude boréale ; les autres pays ne l'intéressent pas ; il tape dans le Pôle-Nord comme un hanneton dans une vitre ; un autre ne voit rien d'intéressant en dehors du Haut-Oubanghi, et il est impossible à certains fous du genre « peintre » de représenter autre chose que des « soleils couchants » ou du... fromage de Brie.

Je connais personnellement le roi de la Lune, et je vous assure (sans connaître l'empereur du Sahara) que c'est le fou le plus charmant du monde. Il s'appelle modestement Baptiste dans l'intimité ; mais, ce qui le distingue du commun des fous, c'est que lui ne cache pas son jeu ; il veut être fou, c'est son métier ; aussi porte-t-il un chapeau haut de forme rouge, avec des plumes et des médailles accrochées tout autour ; jaquette rouge, culottes rouges, bas blancs et souliers ferrés.

Un sac en sautoir, son parapluie sous le bras, il vend du papier à lettres le long des routes.

C'est un personnage robuste, alerte, d'environ trente-cinq ans, ses bons yeux bruns ont une expression étrangement malicieuse ; chacun l'accueille avec bienveillance et le paysan triste, content de rire un peu, lui offre un bol de café au lait, en lui demandant en retour une petite chanson.

Et Baptiste improvise des incantations qu'il psalmodie en se dandinant comme un ours, l'index à demi-levé, sentencieusement :

Je suis le Roi de la Lune !
Et avec la Lune, on ne peut pas lutter !
Bouddha était le Fils d'un comte,
Moi, je suis l'Empereur Napoléon Premier !
J'irai au Paradis avec toutes mes Armées !
Et ceux qui ne voudront pas me suivre, je ne leur donnerai
ni café, ni lard !

Il s'arrête pour me dire que le pays ne manquera pas de lard cette année, car il en a commandé pour « un million » ; un million de lard avec « un bateau de fourrages ! »

Puis il tire de son sac une énorme boîte en fer blanc et remplie de sucre il en met plusieurs morceaux dans son café, replace la boîte et continue sa

mélodie sur une musique arabe :

J'ai fait construire 30.000 églises en Afrique :
Tous mes péchés me seront remis !
Je suis le Roi de la Sarthe ! propriétaire et commandant !
Je suis le Ministre des Finances des cinq Continents !

Souvent il développait d'une façon curieuse les symboles contenus dans ses mystérieuses paroles « Tu comprends, disait-il avec un charmant accent belge, je suis nommé par le bon Dieu ! Pas de gendarme ! Pas de tribunal ! Ils ne peuvent pas me révoquer... Rien à faire... Avec la Lune, on ne peut pas lutter ! (et il souriait malicieusement, comme s'il « leur » avait fait une bonne farce)... Donne-moi encore une tasse de café, madame ! »

Il s'engraissait ainsi, chez la paysanne maigre, de tartines de beurre et de café sucré.

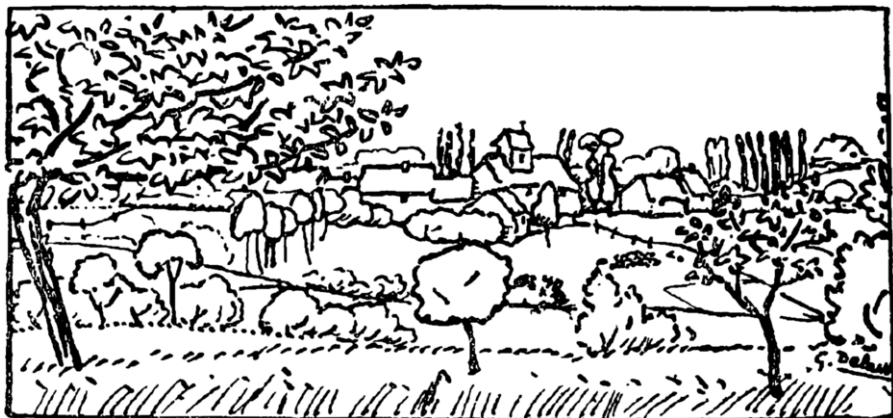
Voici de lui un trait qui me semblerait inventé par un littérateur bien subtil, s'il ne m'avait pas été cité par un cultivateur illettré ; vous pourrez en conclure qu'il n'est tel qu'un fou pour donner de jolies leçons de sagesse :

La sœur de Baptiste se mariait ; on n'avait pas invité Baptiste. Sans rien dire, celui-ci confectionna un petit pain noir.

Le jour de la cérémonie, tandis que les gens étaient à l'église, il entra dans la maison où le repas des noces se trouvait déjà servi.

Et devant l'assiette de la fiancée, sur la nappe bien blanche, le fou posa son petit pain noir, et s'en alla.

NOUS PARTONS EN VOYAGE



L'Île-de-France est un jardin.

Quand le chiffre du calendrier tourne au taximètre du temps, quand le grand rayonnant du mois de juin paraît sur la petite feuille blanche, un beau matin, nous nous penchons à notre fenêtre, à l'heure où les volets de la ville sont encore fermés, et nous regardons avec des yeux qui ne sont pas nos yeux de tous les jours, les quatre pots à lait du marchand de vin, en faction déjà sur le pavé désert.

C'est que nous attendons l'omnibus de la Compagnie, et que nous partons en voyage.

En voyage !

L'indicateur, qui est un livre bourré de lettres et de chiffres précis, tout petits et serrés les uns contre les autres, avec des heures, des minutes et des secondes ; l'indicateur nous plaît comme un beau livre d'images.

Ce soir à 4 h. 57, je serai, s'il me plaît, à Saint-Jean-du-Doigt, à 6 h. 15, je pourrais entendre la voix lasse de l'employé crier, le long d'un quai : Pont-Audemer, Étampes ou Château-Chinon...

Et ces myriades de petites lettres voltigent comme des mouches, tournent autour des quatre-vingt-six départements, autour des cathédrales et sur la girouette des hôtelleries.

Elles planent, comme un nuage de sauterelles, sur les grèves et sur les landes, autour des nénuphars où vont les libellules, et des bleuets où vont les papillons...

Saint-André-des-Eaux : 8 h.42.

Saint-Nazaire : 8 h. 56.

Les moucheron de l'indicateur font des rondes autour des barques de pêche.

Table alphabétique des localités — Agde ! Beaugency !... les moucheron dansent... — Trains de jonction et correspondances — Marvejols ! Rocroy, Vendôme ! Poitiers !

La Bretagne est une lande, avec un calvaire au bout. La Normandie est une prairie, avec des pommiers autour. L'Auvergne est une ronde, avec un cratère dans le milieu. La Sologne est un marécage, où des gardes-chasse sont à l'affût dans les roseaux. L'Artois est une place publique, où l'on se tient, la tête en l'air, pour écouter le carillon. La Beauce, c'est le grand disque du soleil dont les rayons mornes miroitent sur des charrues.

Mais je vois, dans l'Ile-de-France, de jolis clochers posés sur leur vieux toit, comme des missels entrouverts, et tout encadrés de charmants jardins... !

Aussi, lorsque le soleil s'inclinera au fond des rails parallèles, je veux descendre à quelque station solitaire, tout près d'ici.

Les mouchérons de l'indicateur m'auront quitté dans le jardinet du garde-barrière.

Et je vois la voiture du maraîcher qui me transporte à travers l'été, au crépuscule.

Tout autour de la route, les céréales sont des vagues qui caressent les villages bruns.

Et je vois bien, au fond du pré, la ferme où nous dormirons ce soir ; le mouvement de la voiture la fait courir derrière un rideau de peupliers.

Je la vois : c'est un paysage d'un sentiment très doux ; la lumière apaisée enveloppe les vastes luzernes...

Et, comme nous approchons, une odeur sereine de pommes de terre au lard passe sur la voiture ; elle alterne avec le parfum des derniers lilas.

LE BON DIEU N'EST PAS MORT

J'avais lu dans les journaux que le bon Dieu était mort.

Tout le monde l'a cru ; c'était imprimé.

Eh bien ! ce n'est pas vrai ; c'est une légende ; il y a encore des légendes. Croyez-moi ; je reviens de Bretagne ; le bon Dieu se porte à merveille.

Un jour, je me promenais sur le bord d'une jolie rivière, pas loin de Ploërmel. J'ai vu quatre Bretonnes en châles bariolés, qui s'en allaient, à la ribambelle, le long du chemin de halage. Elles marchaient ainsi, une fleur à la main. Vous croyez qu'on ne voit plus cela que sur les peintures du temps passé ; vous croyez que je parle « en poète », que j'invente. Et, pourtant, je les ai vues comme je vous parle. C'étaient quatre fillettes ; elles avaient l'attitude gauche, charmante, qui sied, et tenaient — une fleur, une seule — avec précaution, dans leur main maladroite.

Et elles allaient, pour l'adoration, à la fontaine sacrée de pierres grises, derrière les arbres, près de l'église, au bord de l'eau.

Une autre fois, de bon matin, j'ai rencontré la petite Maria. Elle passait



avec sa sœur, qui est un peu idiote. Elle avait au bras un vieux panier rempli avec des marguerites et des clochettes de digitales.

Je dis à Maria :

— Pourquoi ces fleurs ?

— C'est pour la procession, répond Maria.

— Le bon Dieu n'est donc pas mort ?

— Dame non ! me dit-elle, puisque c'est sa fête dimanche, et que nous sèmerons ces fleurs sur son chemin, quand il passera devant nos maisons.



Vous voyez bien que le bon Dieu n'est pas mort ; c'est un enfant qui me l'a dit ; et il faut croire les enfants.

Les gens du pays l'aiment bien. Il va, Il vient, Il est, chez ces antiques tribus chouannes, comme chez Lui ; Il est, pour les Bretons, plutôt un bon vieux Médecin de campagne qu'un sombre moraliste.

D'ailleurs, Il « n'opère pas lui-même », Il les adresse à ces divins Spécialistes qui sont les Saints.

Lui, le divin Maître, on le rencontre plutôt, sur les chemins, tout seul.

Si tu suis les chemins creux du Morbihan, tu rencontreras, partout, le calvaire étrange où son Image semble sculptée par un mystique Dahoméen, au coin des mêmes paysages, sous les mêmes arbres difformes où filent les mêmes bergères à quenouilles, près des mêmes mares à grenouilles...

Mais, tandis que le Maître rêve, les Saints reçoivent la clientèle.

Si un enfant ne marche pas, on le conduit à la consultation de saint Armel, on trempe la chemise de l'enfant dans la fontaine sacrée... et l'enfant marche !

Si une jeune fille a le mal d'amour, le jour de la fête du pays, il y a au pied de sainte Catherine une énorme pelote où la jeune fille vient planter une épingle enrubannée... et elle trouve un fiancé !

Si vous avez un clou, c'est bien simple.

Un clou, ça n'est pas grave, mais ça fait mal, et puis ça n'est pas beau.

Et, sans doute, il y a beaucoup de gens affligés de clous en Bretagne, sans quoi les Bretons auraient demandé à être guéris de maladies plus sérieuses ; enfin ils ont voulu un médecin pour les clous ; le bon Dieu leur a donné saint Maur.

J'ai vu sa petite chapelle dans la lande, sous la châtaigneraie.

Saint Maur ne donne qu'une consultation par an, le jour de sa fête, qui tombe au mois de janvier. On lui apporte, en offrande, d'humbles sacs de papier contenant d'humbles clous ; deux sous, quatre sous de clous !

L'an passé, on lui a offert soixante-cinq livres de clous !...

Il y a saint Fiacre, qui guérit la colique, et saint Cornéli, qui guérit les bestiaux.

Il y a aussi saint Antoine, à qui les paysans apportent des morceaux de cochon, que le sacristain revend aux enchères :

À 24 sous !... Mieux vaut !... À 25... À 25 deux fois... À 30 sous !... C'est du cochon bénit !... M. le Curé empoche !...

Bah !... tout cela est naïf, puéril, amusant ! Et puis, ça met des Images dans les yeux ; tout le monde est heureux ; on travaille peu, on passe son temps à baguenauder, à danser la guedillée le jour des noces avec des fiancées qui sont toujours enceintes, à rire et à boire des « bolées » de cidre, en attendant le Paradis.

AUTRE RACE, AUTRE CHANSON !

M^{me} Yvette Guilbert dirige l'École de la Chanson.

Nous l'avons déjà entendue, il y a quelques années, « habillée bien bellement, coiffure à la dentelle », interpréter *le Roi a fait battre tambour*.

L'idée est trop jolie pour qu'on la chicane sur sa façon un peu théâtrale de chanter, des choses si simples.

Disons-lui seulement que si les chansons qu'elle nous offre sont bien d'autrefois, l'interprétation est bien d'aujourd'hui, avec des effets bien « café-concert », et que c'est une sensation assez mélancolique d'entendre ces airs d'outre-tombe sortir de la bouche de gracieux tout petits cabotins de dix ans.

Nos grand-mères avaient très peu de voix ; encore était-elle à peine juste ; et leur geste était simplement celui qui balance le berceau ou celui qui dévide le lin. Elles n'avaient pas besoin de suivre un « cours de chant » pour chanter, quand elles étaient fillettes :

Gentil coquelicot, mesdames !

Cela sortait tout seul, comme un chant d'oiseaux en sabots, sur le chemin qui conduit à l'école.

Depuis que la France est France, ces chansons étaient des fleurs de champ que l'on cueillait de mère en fille, et qui changeaient seulement de coiffe selon les villages :

On n'apprend pas « Qu'allez-vous faire à la fontaine, corbleu ! Marion », comme on apprend : « Mon rocher de Saint-Malo » dans la méthode Carpentier.

Allons donc entendre Yvette Guilbert, comme nous irions visiter une exposition rétrospective. Mais qu'elle n'espère pas enrayer la pleurnicherie d'arrière-faubourg que Botrel sert aujourd'hui aux garçons bouchers, aux midinettes, aux poètes, aux apaches, aux calicots.

La chanson de France est morte avec la race qui la chantait. Autre race, autre chanson !

Elle se survit cependant par miracle, la chanson de France, dans l'armée ! Peut-être parce que, là, les traditions ont la vie plus dure.

Là, elle n'est pas encore une attraction théâtrale, elle n'est pas encore à côté de la vie ; elle est tout entière dans la vie du soldat.

La chanson de route fleurit toujours et fleurira encore sans cours de chant, et malgré les grotesques concours.

Il était une blanchisseuse,
Qui blanchissait ses blancs jupons...

Ce qui est curieux, c'est que la chanson de route ne peut vivre ailleurs qu'au régiment. En quittant la caserne, on l'oublie !

Le soldat de la classe semble la rendre au magasin d'habillement, en même temps que son étui-musette, sa boîte à graisse et son bourgeron. Rentré dans « le civil », il chante : « Elle est de Itali-i-e ! ma mi-i-e. »



M'sieur Dupanloup à la Bérésina
C'est encore lui qui nous sauva.

Et la pauvre chanson de route, abandonnée, s'en retourne le long des bornes kilométriques, pour attendre la classe nouvelle.

Nous étions cinq, six bons bougres
Sur la route de Longjumeau !

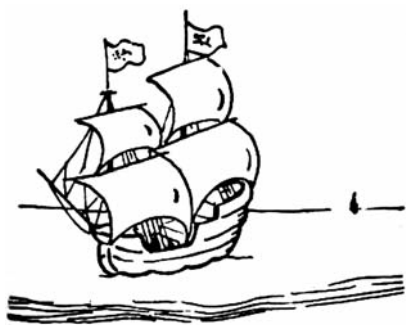
Le régiment oscille ; il marche comme une horloge, au tic-tac des godillots, comme une horloge dont la gamelle est le balancier, et le rythme de la chanson qui berce la fatigue est bien le contre-poids d'un mouvement monotone.

Le régiment oscille et les tambours ont une claudication charmante, un éclat d'or se répète à chaque balancement des hanches ; ils ont le képi sur l'oreille et fument la petite pipe en bois, à quatre sous, des cantines.

M'sieur Dupanloup à la Bérésina
C'est encore lui qui nous sauva !...

M. Dupanloup ! Karragueuz de la chanson ! Sa grande Ombre plane comme un Symbole sur tout le régiment. La mitre en bataille, il fait tournoyer sa crosse au-dessus de sa tête, comme une canne de tambour-major. Grâce à lui, nous entendrons encore longtemps sur la route où vont les pousse-cailloux ce rire énorme qui nous vient des Celtes, au son duquel ils sont entrés dans Rome, et qui passa, pour venir jusqu'à nous, par le gosier de Rabelais...

EN ROUTE POUR LA MER !



Les Parisiens sont des gens simplistes : ils ont divisé la France en deux parties bien distinctes : Paris et la Campagne.

Quand un Montmartrois quitte ses espadrilles et son jardinet pour aller à la campagne, cela veut dire qu'il s'en va passer deux mois chez ses parents, à Orléans, où il partagera son ennui entre la « vie de famille » dans la salle à manger Henri II, et la partie de jacquet, au Café de l'Industrie.

Cependant, il n'y a pas que celui qui va à Orléans. Il y a celui qui va à la Montagne, et celui qui va à la Mer... Que choisir ? Le Médecin décidera : l'Art ou la Mode pourront également donner de précieux conseils.

Choisissons, si vous voulez, la Mer. Mais, quelle mer ? La Méditerranée ?... Elle n'a pas de marée ! Il faut que le Soleil lui prête son riche cobalt pour séduire les malades et les artistes ; c'est une pauvre mer, elle vit aux crochets du soleil.

L'Océan se suffit à lui-même ; c'est le superbe Mâle qui berce la Terre sur sa poitrine verte ; c'est le vieux Roi d'Émeraude dont la poitrine s'enfle au Labrador pour se dégonfler à la pointe de Pen'mark...

Quand nous suivions les cours de dessin, M. Barblette avait essayé de nous faire comprendre ce que c'était que « la ligne d'horizon ». En ville, M. Barblette était photographe ; au collège, il devenait artiste, tous les samedis, de dix heures à midi ; vous souvenez-vous des Nérons, des Caligulas... toute l'histoire romaine en plâtre ; souvenirs inséparables pour moi de ces affreuses petites boîtes propres : nos plumiers. Je n'ai jamais eu de conversation familière avec mes plumiers... l'estompe ! le crayon Gilbert n° 2 !... Ils semblaient s'ennuyer autant que moi... Nous n'étions pas amis. Et les modèles de paysages où les arbres étaient faits, comme dit Gavarni « avec des 3... des 33... des 3.333 ! »

Nous étions juchés devant de drôles de chevalets en fonte qui ressemblaient à des perchoirs de perroquets, et M. Barblette nous adressait la parole de temps en temps : « As-tu pris ta ligne d'horizon, Jacquot ? »

Je croyais alors que la ligne d'horizon était un trait ennuyé de fusain malpropre sur une feuille de papier « Ingres ».

C'est le vieil Atlantique qui m'a fait comprendre, plus tard, la noblesse de cette pure ligne insaisissable, déjà si belle au bord des landes et des labours, mais qui n'a tout son sens que là où elle trace entre l'Eau et le Ciel sa mystérieuse Horizontale. Un peintre m'a dit : « Elle n'est pas plastique, c'est de la géométrie » ; ce peintre aimait les bords de la mer, et non « la Mer ».

Et la Voûte du Ciel, et l'Or divin des Étoiles, est-ce qu'ils sont plastiques ?

Et puis !... Fichez-moi la paix avec votre plastique. Il vous est arrivé souvent de marcher derrière une jolie femme ? Vous admirez la courbe gracieuse des épaules tombantes, la nuque gracile, la jambe nerveuse... tout ce que vous voudrez ; enfin des cheveux aux talons, c'est d'une « plastique » parfaite.

Mais... voilà que la femme tournera à demi la tête... C'est fini, vous changez de trottoir.

L'Expression ou le Sentiment qui se dégage de sa physionomie, de son Regard surtout, a démoli tout le bel édifice.

Il y a dans les paysages, comme en nous, je ne sais quoi qui est mystérieux, qui échappe à cette fameuse plastique et lui est supérieur ; et je crois bien que c'est cela qui est tout le charme et toute la Poésie de la Vie.

L'AMOUR DES VOYAGES



Il y a en nous — non seulement un cochon — mais encore un explorateur qui sommeille.

Quand nous étions petits, nous creusions la terre pour trouver le Trésor qui est au pied de l'arbre ; comme on ne trouvait que des assiettes cassées, on faisait croire à la bonne que « ça venait des Romains ». À quinze ans, nous allions dans les carrières chercher des fossiles ; et nous étions fiers de bourrer nos poches avec de méchantes pierres qui « venaient d'avant le déluge » !

À ce moment-là, nous étions prêts à partir : astronome, pêcheur de perles, capitaine au long cours, nous aurions voulu aller dans la Lune, et rapporter la grande Escarboucle ou le Serpent de mer !

C'est, en général, vers la, fin de l'adolescence, que le Robinson, qui est en nous, expire en nous léguant une blouse d'apothicaire pour la semaine, et un modeste costume de touriste pour le dimanche. Nous l'acceptons, ce complet cycliste, avec un sourire poli, parce qu'il ne faut pas faire de peine aux mourants ; mais nous comprenons bien que, malgré notre harnachement, nous sommes roulés.

Je me souviens du jour où j'ai vu que, pour voyager, il fallait passer au guichet ; j'en ressentis une commotion si pénible, que j'en suis demeuré timide pour toute ma vie. Beaucoup d'idéals d'enfants énergiques ont été poinçonnés, ce jour-là, sur un petit bout de carton, par cet homme en casquette galonnée qui se tient à la porte de la salle d'attente.

C'est alors que nous abandonnons Jules Verne pour apprendre à déchiffrer l'Indicateur.



Il m'est arrivé, un jour, de voyager en rapide ; il faut un certain courage pour « brûler » les stations !... D'abord, je n'ai rien vu, à cause du marronnier qui ombrage toujours le jardin du Buffet ; mais, une fois, mon train a coupé en deux une ville de vingt mille âmes... le temps d'un éclair ; cependant, j'ai senti comme le choc d'une pierre en plein front ; il m'a semblé surprendre un secret... le secret d'une Ville !... parce que, pendant cette seconde, j'avais eu le temps de voir une

dame paisible, un sac brodé à la main, qui remontait tout doucement la Grand-Rue, un peu courbée sous le soleil... J'avais eu le temps de voir aussi un panier de tomates, devant l'épicerie, l'enseigne du chapelier, et une vieille fontaine à l'angle de l'église...

Déjà, j'étais rassuré, parce que j'avais compris que ma sensibilité trouverait pâture aussi bien sur P.-L.-M., que sur le Transsibérien ; le rapide, roulait de nouveau à travers champs, hachant avec vacarme la conversation de deux voyageurs de commerce, anciens soldats, puisque l'un portait à la boutonnière un ruban bleu ; et l'autre, un ruban jaune ; Soudan... Tonkin, voilà des gaillards qui ont vu du pays, écoutons. L'un disait : « J'arrive à faire tout l'Ouest en douze jours... Caen... Brest... Je vois une ville le matin, je tâche d'en faire une autre l'après-midi... Je voyage trois cents jours par an... »

Cette fois, cela m'avait suffi ; la leçon était bonne ; j'aurais été ravi, à seize ans, de faire le Tour du Monde ; j'allais l'être davantage en rentrant chez moi, tout à l'heure, de faire le tour de mon jardin.

Vous trouverez l'horizon d'un jardin étroit, sans doute ? Détrompez-vous ; on peut y découvrir des choses fort intéressantes autour de son jardin ; demandez à J.-H. Fabre. Et cette humble allée qui va du dahlia blanc au groseiller rouge renferme peut-être autant de mystères que le centre de l'Afrique...

N'est-ce pas dans son jardin de Woolstrobe que Newton, voyant une pomme tomber dans l'herbe, a bâti autour de cette pomme la Loi qui régit le mouvement des planètes, et qui régit aussi le flux et le reflux de la Mer ?

LE TRÉSOR DU PEUPLE

Quand nous étions petits, vous souvient-il de ce merveilleux Poète qui venait parmi nous, à l'heure où les feux de pâtre s'allument ; il avait un petit capuchon rouge et tenait, comme une marotte, un muguet des bois à la main ; vous rappelez-vous ?



Qui est-ce qui est au milieu du Pré, avec un pied et un chapeau ?... — Le Champignon !

Une petite robe blanche, sans coutures ni manches ? Qui est-ce ? — C'est l'Œuf.

Mes fleurs sont dans mes feuilles, je fais parler et ne dis mot ?... — C'est le Missel !

Un petit maréchal qui ne s'arrête de frapper qu'une fois dans sa vie ? — C'est le Cœur !

Il avait inventé pour nous le joli jeu des Énigmes ; ah ?... vous vous souvenez ?... car tous, tant que nous sommes, nous en avons conservé au moins quelques-unes, de ces gentilles « devinettes », dans le coffret rouillé de notre mémoire.

Une fleur qui vole et qui mange du sucre... qu'est-ce que c'est ? — Le Papillon !

Qui a la corde au cou et qui va comme un fou ? — Le Rouet.

La petite Roussette, dans sa cassette ? — C'est la Noisette !

Trois petits nègres qui regardent brûler le ventre de leur mère ? — Les

trois pieds de la marmite !...

N'est-ce pas que mon petit bonhomme a presque autant de talent que Jules Renard ; qu'il est observateur tout autant, et poète bien plus !... Mais, voilà ! c'est un illettré, il ne sait même pas écrire son nom ! on ne lui en connaît qu'un : l'Esprit du Peuple ! et c'est un maigre titre pour les lecteurs de la Vie parisienne.

Plus tard, nous le retrouvons, le merveilleux Poète, les jours de ciel couvert, au carrefour des quatre routes ; les coudes sur la table, sous les quartiers de lard qui sont pendus au plafond, il s'est fait une bonne tête de sorcier et porte un fouet de roulier autour du cou.

Il raconte comment le lion pour-
suivi par le chasseur efface avec sa
queue la trace de ses pas ; comment la
hyène appelle les bergers par leur
nom ; comment l'Oiseau-Roc peut,
avec le vent de ses ailes, arrêter la
marche d'un navire, et comment les
Évêques de la Mer bénissent les gens
avant de les dévorer... ; il dit que la
figue et le pavot font jaillir d'une bles-
sure les os cassés ; que la racine de



mandragore assure l'amour des femmes, et que l'homme qui a de la sauge dans son jardin ne doit pas mourir ; il raconte des choses merveilleuses ! L'enfant au capuchon rouge est devenu « le Conteur ». Gardien du Trésor du Peuple, il est, ou plutôt, hélas ! il était, l'illustre Chemineau de la Littérature orale ; superbe Vagabond sans état civil, mais n'acceptant pas l'aumône ; laissant tomber, au contraire, l'obole de sa fantaisie dans les champs immenses où sont venus glaner Rabelais, Perrault, Grimm, Andersen, Kypling, tous les Princes de la Fable !...

Notre beau Marchand de légendes n'entre plus à l'auberge aujourd'hui ; il ne vient plus s'asseoir au coin de l'âtre. Traqué par la Charade et le Calembour, il s'est réfugié dans le triste château de Folklore, avec sa jeune compagne, la Chanson populaire, la Chanson de France, dépossédée par les hystériques du Café-concert et les croque-morts des Cabarets artistiques.

Le château de Folklore ! Prison savante ! La belle batelière et la fille de qualité n'ont plus le droit d'en ouvrir les grilles ; assises au bord de l'étang désert, elles rêvent au petit Roi d'Angleterre qui ne reviendra pas, et le joli tambour, et le soldat de renom, tout en haut des remparts, regardent avec ennui du côté de « la Mer qui brille... »

LES ARBRES



Pourquoi l'aspect d'un arbre nous frappe-il comme un véritable Visage ? Pourquoi l'If est-il funèbre, le Chêne féodal, le Bouleau féerique, le Pommier jovial, le Saule élégiaque ? Pourquoi le sentiment qui tombe de ce Sapin nous impressionne-t-il comme un événement douloureux ? Quel mystère descend de ses franges somptueuses ?

Sans doute cela tient à son rôle, à ses lignes, à son feuillage. Le Sapin est un arbre vertical, la ligne verticale est triste... Mais pourquoi la ligne verticale est-elle triste ? Pourquoi la ligne courbe a-t-elle une influence agréable sur notre sensibilité, et même, selon les vieux Chinois, éloigne-t-elle (de là le style de leurs maisons) les mauvais génies ?

Peu importe ; le Pommier est jovial parce qu'il a des lignes rondes et des fruits jousflus, il a des rapports familiers avec nous ; comme l'éléphant du Jardin des Plantes, il s'agenouille pour que les enfants montent sur son dos.

Qu'un Sapin soit poussé dans un coin du verger, vous en éprouvez de l'ennui ; cet arbre n'est pas chez lui ; les enfants et les oiseaux évitent ce philosophe prétentieux, c'est un « déraciné », un gêneur.

Chose curieuse, le Sapin qui pleurniche sur les tombes revêt une très noble attitude militaire sur les champs de manœuvres. Vous les avez vus déjà, les petits épicéas massés en quadrilatère, formant « le dernier carré » ou faisant l'école de régiment, phalanges disciplinées de petits soldats noirs, propres et tristes, baïonnette au canon, n'attendant pour lancer le pied gauche en avant que le sacramentel : « Pour défiler !... »

Il y a l'Orme, géant obèse de l'Ancien Régime qui abrite les maisons du hameau sous ses feuilles comme une poule abrite ses poussins — ou qui se tient tout rond, avec son camarade, au-dessus du calvaire qui domine le champ de bataille et d'où l'on aperçoit la ferme « désormais historique ».

Il y a le Saule, ce Poète goutteux ; et le Tilleul, ce vieil Herboriste.

Il y a les Arbres domestiques et les Arbres sauvages ; les Arbres que l'on apprivoise ; ceux que l'on traite comme des larbins, qui sont tondus,

qui perdent leur nom, et que l'on appelle : Quinconces, comme on appelle tous les valets de chambre : Joseph.

Il y a les Arbres forcés ; les Peupliers qui vivent enchaînés au bord des routes nationales, des chemins départementaux ; captifs de la Perspective, esclaves des Ponts et Chaussées.

Mais, dès qu'ils sont en masse, les Arbres perdent cette singulière individualité : comme les Hommes, quand ils deviennent une Foule, ils n'ont plus qu'une seule Âme et deviennent : la Forêt.



UN ÉPISODE DU SIÈGE DE CHARLEMONT

NOTES D'UN TERRITORIAL

À ED. DEGRET
mon compagnon d'armes.

Charlemont, c'est un roc planté à l'extrême pointe des Ardennes françaises ; une sorte de Gibraltar qui domine le fleuve, la ville et la campagne.

Son échine, dont les vertèbres sont des contrescarpes échancrées d'embrasures, porte une forteresse rugueuse, avec des rampes et des poternes, des glacis et des demi-lunes ; des redoutes, des casemates, des caponnières et des bastions.

Elle a été bâtie par deux architectes qui n'aimaient pas rire : Charles Quint et M. de Vauban.

Perdus au milieu des casernes et des remparts, on y trouve des cantines, une ferme paisible, une pauvre église où le curé vient encore officier, le dimanche, pour les derniers paysans de ce hameau militaire ; un petit cimetière en triangle, et, dit-on, un hôpital souterrain où les malades avaient 345 marches à descendre avant de mourir.

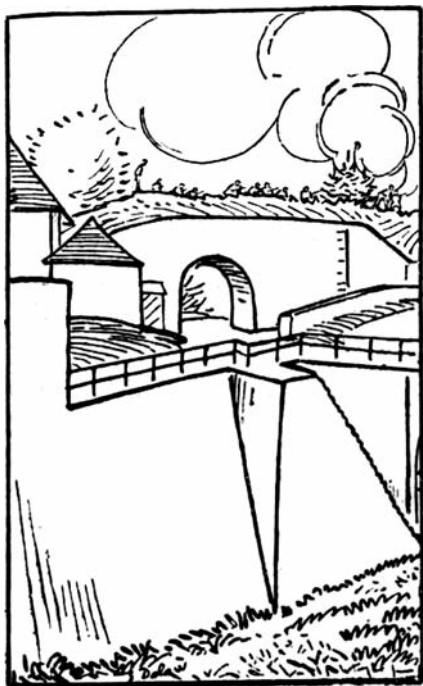
.

Nous sommes allongés, le fusil dans l'herbe, sur le toit herbu des casemates ; aux avant-postes, paraît-il ; on vient de nous annoncer que Charlemont est attaqué.

Après quinze jours de bombardement, dit le thème de la manœuvre, nous demeurons une poignée d'hommes pour défendre la place ; nous sommes les derniers défenseurs de Charlemont.

Dans le pastel de l'aube, des groupes sont éparpillés sur les déclivités vertes.

Matin salubre ; chant allègre de l'oiseau joli ; comme c'est amusant, la petite guerre !



Il y a un oiseau voyou qui a l'air de siffloter, les mains dans ses poches ; et un autre qui a un chant appliqué comme un élève qui repasse sa leçon ; il y a aussi celui qui bat le briquet, et celui qui secoue de bouchons de carafe dans son tablier.

Les treillis sont blancs sur le vert des pelouses, et les kékis sont rouges sur la contrescarpe grise.

Les pipes, allumées de bonne heure, sont bourrées avec du tabac de contrebande.

Conversations calmes ; souvenirs du régiment.

— Ah ! tu étais à la 14 ?... Tu te rappelles de Bogue, qui commandait le peloton des élèves caporaux ?

— Une tête de boule ? je crois bien ; c'était un ancien maçon ; il n'y avait qu'à dire qu'on avait été maçon, il vous avait tout de suite à la bonne.

— Alors, tu as dû connaître Paravicini ?

— Attends donc... Paravicini, que tu dis ?

— Oui, tu sais bien ; quand on passait sur le portique, qu'il nous faisait former les faisceaux en dessous, baïonnette au canon... Tu parles d'une rosse !

— Et Princet ? le petit Princet, le lieutenant ? Une vraie rosse aussi que c'client-là ; il était pourtant calé, y'a pas à dire, sur le service en campagne ; mais quelle barbe ! Il arrivait dans la carrée à pas de loup ; toujours en gants blancs ; tu sais comme c'est, faut rien pour salir des gants blancs... rien que d'y toucher ; eh bien ! cet animal-là, il levait le bras et il posait délicatement le bout des doigts sur le bord de la planche à pain... comme ça...

— Sergent ?... y' a d' la poussière là-dessus ?

— Et sur les rangs !

— Sergent ?... Vos hommes bougent (il était toujours saoul) !... Je reviendrai quand ils ne bougeront plus.

» D'ailleurs, il nous disait souvent :

» — Ne buvez pas trop d'alcool ; j'en connais un à qui ça a fait beaucoup de tort.

» Il est mort au Val-de-Grâce, Princet ; il n'y a pas longtemps. »

Ainsi causent les derniers défenseurs de Charlemont.

Mais, attention !... De l'autre côté du fossé, dans les taillis, des branches ont craqué... Ricadat, mon voisin, allongé sur le ventre, appuie sur la gâchette ; des « manchons blancs » brillent et disparaissent au contour des buissons ; des feux de salves éclatent... on « déchire de la toile ».

— Le dos au feu, le ventre à table, dit Stévenin, en terminant une tartine de pâté de foie.

Dans les étonnantes verdure qui déferlent, les canons sont des reptiles de fonte dont l'immobilité est étrange et qui guettent plus longtemps que le chat, plus longtemps que l'araignée, l'œil fixe... au bout d'un cou tendu...

Et maintenant, c'est fini de rire ; la forteresse remue comme une fourmilière saccagée ; des nuées de petits bonhommes vêtus de blanc dressent des échelles le long des remparts ; et des coups de canon solennisent le paysage.

Et, par-dessus les courtines, aux zigzags de pierre, la fumée majestueuse, aux contours précis, qui s'arrondit avec lenteur, met à l'épisode une auréole de vieille estampe...



* * *

Le matin du neuvième jour, comme nous redescendons la rampe qui conduit à la gare, notre valise de civil à la main, une sonnerie infiniment triste s'élève de la vallée ; venue de la caserne d'en bas, la caserne des bleus, encore ensevelie dans les brouillards de la Meuse ; c'est le clairon qui « rappelle aux lettres » :

Des nouvelles du pays

.....

Ta putain qui t'écrit...

BOITE À JOUJOUX

Aujourd'hui, le Hameau est comme une boîte de joujoux renversés au bord d'un plat d'étain. Les joujoux, ce sont les maisons ; la boîte, c'est le gros Rocher qui est derrière, et le plat d'étain, c'est la Mer.

Il y a des jours où le plat est en nickel, ou même en fer-blanc, car c'est une pauvre côte, et les pêcheurs n'ont pas beaucoup d'argent.

La maison que tu rencontres est habitée par une fée proprette, qui a placé des hortensias sur le pas de sa porte, entre les volets bleus.

Quand tu passes, tu t'imagines qu'il y a un enfant dans l'étable, et qu'il appuie sur un veau de carton pour lui faire dire : *menen !*

Et tout autour de la maison, il y a des choux, qui ressemblent aux palmiers de Lilliput.

Le vieil homme, sur le chemin, a la figure peinte en rouge, et il porte au bout du bras trois poissons enfilés dans une ficelle ; c'est le pêcheur qui raconte des histoires. Il a voyagé en palanquin chez les nègres, et, comme il a de l'expérience, tu l'interroges sur le temps qu'il fera demain.

Alors, il regarde le ciel derrière ses sourcils de neige, avec des yeux de Père Noël, et il te dit :

— Les vents vont se remettre sur le matin, et le temps va devenir beau à mesure que la lune se fera.

Et le lendemain, dès l'aube, tu entends du fond de ton lit la pluie qui tombe sur le hameau et coule avec abondance le long des vitres, comme sur des joues trempées de larmes.

Ce jour-là, tu ne vois plus les petits bateaux qui vont sur l'eau avec leur trinquette rouge ; mais, au fond du brouillard, tu entends, comme en passant devant l'étable, le *menen !* du veau de carton qui se dégonfle. C'est encore un joujou, une sorte de soufflet dont l'embouchure ressemble à une escopette de cuivre. Seulement, au lieu de souffler comme son confrère

du coin du feu dans les cendres chaudes, il souffle dans le brouillard. C'est « la corne à brumes », pour jouer au gros temps, quand il y a des « moutons » sur la mer.

La mer est une bergère
Et ron, et ron, petit patapon
La mer est une bergère
Qui garde ses moutons.

Les Vagues qui broutent le goémon sont des moutons de mer, mais celles qui s'accrochent aux rochers avec des griffes d'écume sont des chats enragés.

Et les jours de Grande Marée, qui sont les Dimanches de la Mer, les vagues sont des Panthères merveilleuses, des Cavaliers d'émeraude qui ont des casques à cimier d'argent et qui chargent, en levant en l'air des sabres de diamant :

La bergère en colère,
Et ron, et ron, petit patapon...

Dans une autre petite boîte posée sur la grève, il y a encore un autre joujou, peint en vert de prairie, si flambant neuf que l'on n'oserait y toucher ; le Canot de sauvetage ; c'est un personnage important, car il a une maison pour lui tout seul.

Sur la muraille, il y a une pancarte ; sur la pancarte, voici ce qui est écrit :

« La route à suivre par le canot de sauvetage sera indiquée par l'une des cinq positions du disque supérieur du mât sémaphorique :

- » 1. Venez beaucoup sur la gauche ;
- » 2. Venez un peu sur la gauche ;
- » 3. Venez droit comme cela ;
- » 4. Venez un peu sur la droite.
- » 5. Venez beaucoup sur la droite.

» Pendant la durée de ces signaux, le pavillon noir est maintenu hissé au mât commercial... »

Le Hameau est une boîte à joujoux sur un vieux tapis rapiécé.

Le Rocher qui est au bord du tapis est bien un peu gros pour un joujou ; mais il est bon enfant tout de même, à cause des braves champs de pommes de terre qui fleurissent auprès.

Et puis, il amuse les gens de la ville qui viennent le voir, et qui lui trouvent, à la nuit tombante, toutes sortes de figures.

Il y en a qui voient un Empereur romain ; un autre voit un Lion ; Charles Morice y découvrit même un Sphinx ; mais nous y voyons simplement un vieil Archiprêtre, à qui il ne manque ni la barrette, ni les cheveux blancs, ni les ecclésiastiques bajoues.

Quant aux pêcheurs, ils n'y voient qu'un rocher, et se contentent de nommer l'endroit « beg-en-Diben », c'est-à-dire « bout de la terre ».

Ainsi, l'imagination de chacun y trouve son profit ; ainsi, comme nous devant la Pierre, les gueux de nuit d'Aloysius Bertrand devisaient devant la Flamme :

— Que vois-tu dans le feu, Choupille ?

— Une hallebarde !

— Et toi, Jeanpoil ?

— Un œil...

AVEZ-VOUS DES MOYENS D'EXISTENCE ?

La langue française a de ces souplesses : avez-vous le moyen d'EXISTER ?... c'est-à-dire de respirer, de penser, de vous mouvoir, de dormir, etc. Le moyen, c'est-à-dire le droit. Deux gendarmes, un beau dimanche, vous arrêtent le long d'un sentier :

— Avez-vous des moyens d'existence ?... Non ? alors, mon garçon... que je vous interdis d'existerrr !...

Pour exister, il est indispensable de manger ; il est bien nécessaire aussi de se loger.

Les troglodytes ne sont plus à la mode ; je sais bien que l'espèce n'en est pas complètement disparue ; on a découvert dernièrement à Montmartre, dans un de ces étranges souterrains dont la Butte est rongée comme un fruit véreux, une chambre à coucher ornée de salpêtre et garnie d'un matelas ; autour du matelas, il y avait une quantité considérable de vieilles boîtes à sardines.

Mais on signale la trace de ces troglodytes comme celle des derniers aurochs, dans les Karpathes.

Aussi, peut-on dire que la population d'un pays civilisé se divise en deux groupes : ceux qui ont un domicile, et ceux qui n'en ont pas. Le premier groupe comprend les « Propriétaires » et les « Concierges » auxquels se rattachent les « Locataires ».

Le second groupe comprend les « Vagabonds ».

Ceux-ci rôdent comme des renards sans gîte et cherchent à la nuit tombante des terriers ouverts dans de vieilles murailles... J'en ai connu trois qui se glissèrent ainsi, un soir, par une porte ouverte au fond d'un terrain vague. Ils trouvèrent une maison trapue, avec des fenêtres larges, et un bon toit solide contre le vent aigre et la pluie froide.

L'abri était sûr ; ils s'installèrent dans les pièces sonores. Ce n'étaient pas des hommes timides qui mendient leur vie sous des loques, le dos en voûte et qui ont l'air si malheureux. Ils s'en allaient le nez au vent, espiègles et sérieux, avec un chapeau melon comme tout le monde et vêtus d'un complet veston.

De même que des fourriers, en arrivant à l'étape, ils avaient écrit à la craie, sur les murs de la maison vide : trois hommes et pas de caporal. Ils vécurent là, en personnages de Mayne-Reid pendant plusieurs « lunes ».

Le soir, l'un d'eux partait en chasse, à travers la ville, un revolver dans sa poche. Certes, dans la Jungle de pierres, il ne rencontrait ni Hathi l'Éléphant, ni Bagheera la Panthère, mais il rencontrait Dédé, le chasseur de thunes, qui porte au poing une longue griffe à cran d'arrêt, et Bour son ennemi, le traqueur de filles.

Le vagabond, lui, abattait simplement des chats de gouttières, ou bien il les attirait avec des caresses, et leur tordait le cou. Dans un cellier, il y avait des bouteilles remplies avec un vin généreux ; le ragoût de chat perdu acquiert un singulier fumet quand il est arrosé de vin de Samos. C'était une maison curieuse ; ils trouvèrent aussi des conserves. Seul, le pain manquait, et ils en souffrirent. Alors, pour s'en procurer, ils vendirent les bouteilles vides.

La maison était vaste comme un couvent. Un jour, ils découvrirent un escalier étroit, en spirale — un escalier de feuilleton — et tout en bas, derrière une porte vitrée, ils aperçurent le dos immobile d'un prêtre assis, dans la lumière jaune d'une lampe.

Ce fut la seule fois qu'une voile passa en vue de leur île déserte. Encore disparut-elle, battant pavillon noir, comme d'un vaisseau-fantôme.

Le prêtre marron s'aperçut-il que la maison était hantée ?... On ne le revit pas...

Mais ils eurent l'imprudence de tracer avec du charbon, sur les murs blancs, des fresques audacieuses. Un maçon habitait en face, avec ses filles ; les ouvriers sont plus sévères que les prêtres ; on se plaignit au... proprié-

taire. Cet homme, qui était, jusque-là, un être quasi-légendaire, se réveilla d'une léthargie profonde pour envoyer des « congés » non pas aux trois joyeux Robinsons — mais à des locataires qui étaient disparus de la maison depuis plusieurs années !...

Ceci n'est pas une exception. Je sais, à Paris, une coquette villa, avec propriétaire plus vague encore. Cinq jeunes gens de bonne famille (l'un est aujourd'hui médecin) y ont élu domicile.

Quatre y habitent toujours, en telle sécurité, que le facteur vient leur apporter, chaque matin, chez eux, leur correspondance.

Il est des vagabonds intelligents qui ont, dans leur mémoire, un plan détaillé de Paris abandonné. Ce ne sont pas des malfaiteurs ; ce sont des contrebandiers pittoresques, qui ne croient pas au désespoir, louvoyeurs de la fantaisie qui naviguent contre le vent, bord sur bord, avec un gouvernail de fortune, sur les frontières de l'Illicite.

Cela vaut mieux peut-être que de s'en aller, la veille du terme, chez l'Auvergnat du coin, acheter un boisseau de charbon, pour résoudre dans l'oxyde de carbone le problème d'une existence foncièrement honnête.

AUTOMNE

Ce matin comme d'habitude, le berger a traversé le village en soufflant dans sa trompe courbe de fer-blanc.

Comme un bon berger de légende, il est difforme et sa blouse bleue, très courte, semble, à cause de sa bosse, soufflée de vent.

Il passe, et, devant chaque porte, une chèvre l'attend, quelquefois deux ; elles lui emboîtent le pas, gracieuses comme des fillettes qui s'en vont à l'école :

À la chandelle

La Chèvre semble une demoiselle.

Puis, la horde élégante et démoniaque s'en va vers les plateaux aromatiques...

Mais, quoi donc a passé dans l'air ? Et qu'y a-t-il de changé dans l'appel du bossu ?

Tout à l'heure j'ai poussé la porte du jardin ; je n'ai pas reconnu la voix de la sonnette ; et le marteau du maréchal, de l'autre côté de la route, n'a pas non plus la même voix...



Et quand la voiture du boulanger est passée là-bas, sur le chemin départemental, la musique des grelots m'est parvenue si légère, si grêle !...

Et puis, le ciel, qui était depuis cinq mois un vaste désert bleu, est encombré comme une place publique par tout un peuple de nuages.

Il y a celui qui imite le Canigou, celui qui change continuellement de barbe et de figure ; ceux qui défilent à cheval sur des ours blancs, très majestueux comme « des grands Rois qui partent en voyage », et ceux qui courent vite, comme des fuyards, avec de vieux manteaux de voyage qui se déchirent en route.

Il y a ceux qui flânent et ceux qui ont un but précis.

Il y a aussi ceux qui s'en vont à l'enterrement des premières feuilles, qui sont vêtus de noir et portent un arc-en-ciel en guise de couronne...

Et le gardeur de chèvres raconte aux petits enfants qu'il y a un trésor enfoui au pied de l'arc-en-ciel.

Il montre avec son doigt qu'il y a deux arcs-en-ciel, l'un derrière l'autre. Le premier est toujours mieux tracé, peint de fraîches couleurs ; l'autre beaucoup moins visible et comme déteint. L'un est fait par le bon Dieu, et l'autre par le Diable, le Diable jaloux qui voudrait bien en faire autant, et qui n'en peut mais !...

Mais, voici que l'Étoile du Berger paraît dans le ciel pâle. Elle tremble au sommet du peuplier.

Puis, une autre s'allume au pied de l'arbre ; elle semble être venue se poser doucement dans la bruyère ; feu de pâtre qui s'accroche, comme une symbolique lanterne, à l'auberge de la Belle-Étoile...

Et les deux chèvres qui se dressent debout, sur le ciel, au bord de la lande, deviennent très héraldiques, cornes contre cornes, si l'on imagine entre leurs pattes un écu d'or pâle découpé dans un morceau de ce ciel froid où le genévrier agite des armoiries crépusculaires.

ROSA LA ROSE

Il y avait « dans l'antiquité » un loufoque (ce mot vient-il du latin ?) qui s'amusait à ceci : il arrêta les voyageurs, les étendait sur un lit de sa façon ; si les pieds des pauvres diables dépassaient le pied du lit, on les coupait ; si, au contraire, ils n'arrivaient pas jusque-là, on tirait sur les jambes ; on les allongeait.

Ce lit est bien un symbole ; nous sommes nés pour les beaux voyages,

mais le Professeur nous barre la route et nous étend sur le programme universitaire ; il nous rogne, il nous allonge, il donne le même uniforme à notre esprit, il taille nos méninges en quinconces.

Nous serons au collège comme à la caserne ; nous apprendrons à écrire, é-ty-molo-gi-que-ment, en décomposant chaque mot, comme plus tard nous apprendrons à marcher, quand le caporal, en nous traitant d'idiot, nous enseignera la décomposition de la marche au pas.

Un jour, vous arrivez à vos quatorze ans, devant une porte où il est écrit : SECONDE LATINE. C'est une classe comme les autres, avec les mêmes tables, le même tableau noir. Elle est habitée par un autre petit vieillard qui a une cravate blanche et un redingote sale. Cet homme ne parle pas comme le commun des mortels, et il est essentiel que tout ce qui tombe de ses lèvres vous entre dans l'oreille, car, dès l'instant que vous avez franchi le seuil de sa classe, vous avez commencé « vos Humanités » !

Les Humanités !... Les jours de classe d'histoire, nous apercevions souvent par la fenêtre une jeune fille penchée au balcon d'une maison coquette. Elle ne regardait jamais de notre côté, mais nous l'aimions tous parce qu'elle était jolie et qu'elle avait une délicate réputation de poitrine.

Quelquefois nous l'apercevions en ville, quand elle revenait du solfège ; elle faisait un pas de conduite à son amie, une appétissante brune coiffée d'anglaises, qui demeurait près du quartier de cavalerie. Elles s'arrêtaient, avant de se quitter, au coin de la rue, pour voir passer, sans en avoir l'air, des officiers de vingt-huit ans...

Nos quatorze ans ne pouvaient leur plaire... Petites filles de province, je vous revois ; que vous avez l'air ingénu, comme je vous revois, avec vos robes, déjà anciennes, d'il y a vingt ans !...

Puis... j'entends la voix du professeur d'histoire (nous l'avions surnommé Bambouzy) et cet ordre : « Voulez-vous prendre des notes ! » sec comme un : « Garde à vô ! » Oh ! la dictée monotone sur le cahier de copie... Sa voix bourdonnait d'un mur à l'autre, comme une mauvaise abeille, pendant une bonne heure d'horloge... « La reine-mère revint à la cour, et son influence fit entrer Richelieu au conseil... battit le duc de Savoie qui attaqua le duc de Mantoue... en 1632... obligés de repasser la Somme... les Espagnols... lorsque Richelieu mourut... »

Nos plumes faisaient de la vitesse, elles crachaient, s'écachaient sur le papier, nous avions beaucoup de mal à le suivre.

En réalité, nous n'avons jamais pris les « Humanités » au sérieux ; nos souvenirs de collège sont grotesques et nous font rire ; nous y avons perdu à traduire Cornélius Nepos un temps que nous aurions mieux employé à apprendre qu'elle différence il y a entre un orme et une fleur de pois.

La jolie poitrinaire, Richelieu, Sénèque, Bambouzy, Rosa la Rose, ce sont des marionnettes qui viennent réciter à tour de rôle leur petit couplet dans la Revue de notre « studieuse jeunesse ». Ils figurent dans ce cortège qui défile parfois sous notre crâne, comme sous la toile d'un cirque, avec ses acrobates et ses chiens savants ; les Verbes auxiliaires dans le beau maillot classique sont à la barre fixe ; l'écuyère Syntaxe conduit les Règles et les Exemples du bout de son fouet, tandis que Gérondif en *do* raconte de lourdes blagues en latin à M. Supin, cet Auguste sombre du Médrano scolaire, ce croquemort de la grammaire latine...

On parle de réviser le programme de 1902... Mon Dieu, est-ce bien nécessaire ? J'avoue que je ne crois pas au latin ; je crois que si ces odieux Romains n'avaient pas conquis les Gaules, Rabelais serait tout de même venu au monde et qu'il nous aurait fabriqué une langue avec des mots à nous.

Apprenez le latin si ça vous fait plaisir, mais ne nous demandez pas de l'aimer. Je viens de relire les *Commentaires de César* ; c'est vraiment le récit de la plus belle « brossée » dont une nation puisse s'enorgueillir. Il y a, par exemple, ce joyeux siège de Bourges où « on ne pardonna — dit César, *en latin* — ni à âge, ni à sexe, si bien que, de quarante mille personnes, il ne s'en sauva pas huit cents ! »

L'Allemand ne nous a pris que deux provinces, mais le Romain ne nous a pas laissé cent mots de la langue d'Ambiorix ! Cela a eu beau se passer il y a 2.000 ans, c'est acheter cher une littérature !

En tout cas, amis ou ennemis du latin, cachons discrètement les origines de la langue française ; n'en soyons pas si fiers ; il y a (je vais devenir lyrique), il y a du sang des vieux brehns sur les pétales de Rosa la Rose !

VILLE « NATALE »

Peut-être un soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque bonne ville,
Et mourrai plus content...
Si jamais j'ai quelqu'or,
Choisirai-je le Nord
Ou le pays des vignes ?...
Ah ! rêver est indigne !...

A. RIMBAUD

Mon Dieu, c'est encore une ville comme tant d'autres ; pourquoi est-ce que je regarde autour de moi comme un ahuri ; voici la place de la gare, et le square avec un buste d'homme célèbre ; et un kiosque pour la musique du régiment, le dimanche.

Mais qui est cet homme célèbre ? Il y a une inscription : J.-ARTHUR RIMBAUD, 1854-1891... Qui ça, Rimbaud ?

La bonne dame me répond :

— N'était-il pas dans les écoles ?

Elle ne sait pas au juste, puis elle ajoute :

— Tout le monde a sa statue aujourd'hui ; il n'y a que ceux qui le méritent qui n'en ont pas... Voyez M. Gadot !...

— M. Gadot...

— Certainement, M. Gadot... Il suffit que ça soit un curé.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Comment ! Mais il a bâti la nouvelle église, n'est-ce pas ?... On posait la dernière pierre comme il tombait mort en faisant sa barbe...

— Une statue !...

— On n'a pas même écrit une Vie de M. Gadot...

Puis elle s'aigrit davantage :

— D'ailleurs, c'est prédit que la France « redeviendra sauvage » ; l'Angleterre se convertira et la France retombera dans l'idolâtrie...

La pluie est fine comme de l'ennui en poudre ; alors, c'est cela Charleville ? Je parcours les rues et les places ; voici la Société Générale, le Café du Progrès, le Cinéma-Pathé et l'Épicerie qui tient les produits Félix Potin ; les épiciers sont des gens simples qui vendent des sardines, des clous de girofle, des bananes, du savon de Marseille ; mais il y a les libraires ! Les libraires !

Sur la muraille de cette maison, qui est une librairie, j'ai lu, sur une plaque : « Dans cette maison est né Arthur Rimbaud, poète et explorateur. »

Librairie Ruben : livres d'étrennes, albums de cartes postales, encres Antoine... Je songe involontairement à cette Maison Mazeran, Viannay et Barday dont Rimbaud était devenu l'agent, à Harar (gomme, ivoire, parfums, poudre d'or, plumes d'autruche, cuirs secs)... Cependant on ne connaissait pas encore Rudyard Kipling ; vingt ans avant M. Bernstein, le

peintre des Voyelles avait voulu « vivre sa vie ».

Librairie Ruben : livres d'étrennes, albums de cartes postales, encres Antoine... Pourtant on n'y vend pas les livres de « Shakespeare enfant », comme disait Victor Hugo. Et, comme c'est naturel ; mais il faut bien être né quelque part.

Charleville est trop bête ; je vais regarder l'eau passer sous les vieux ponts de Mézières ; ici, du moins, je trouve une petite ville qui conserve comme la face d'un ancien soldat, la balafre des vieux sièges ; les maisons coiffées d'ardoises violettes forment, semble-t-il, le dernier carré autour de la cathédrale dont le front gothique porte encore la brûlure des shrapnels...

Et c'est un vers nostalgique de ce Bateau ivre ; où, à seize ans, « l'Homme aux semelles de vent » logeait son âme déjà errante :

Je regrette l'Europe aux anciens parapets...

que je lis dans la crue jaune qui bat le ressac autour des arches...

Les « écrevisses de remparts » sortent — une par une — de la citadelle comme d'un trou ; oh ! la tristesse particulière à ces petits cafés très propres, où les « doubles » — cahier de rapport sous le bras — s'en vont, vers dix heures un quart du matin, boire sur le marbre froid du vermouth grenadine !...

.

Le ciel, très bas autour de nous, est comme la toile grise d'un cirque forain. Près des cailloux frais de l'allée, voici sa tombe, émouvante, à force de banalité !

Pauvre mort, avec sa jambe coupée !

Et la tombe voisine qui porte cette épitaphe : ÉMILE POISSON, sous-chef de gare !...

ON FERME !

Depuis que le Soleil a quitté la scène, il semble que le spectacle soit terminé.

Ce Personnage énorme a vraiment accaparé tout l'intérêt de la pièce ; et quels que soient les épisodes que nous réservent les derniers tableaux, il restera le grand premier Rôle dans la Revue de 1911.

Maintenant, les machinistes ont fait descendre d'autres décors.



La Terre, pour le duo des Laboureurs, change de costume, elle retourne son manteau dont la doublure est faite avec le velours « à côté » des sillons.

Les Pommiers font des encadrements jolis sur la page blanche du brouillard ; et les Pommès montrent, pendant le ballet du Verger, de belles joues rouges, toutes froides de rosée, jeunes et dures comme celles des filles de ferme.

Changer de saison, c'est changer de patrie ; la borne qui nous avertit que nous entrons dans la région des Chrysanthèmes est plus nostalgique qu'une frontière.

Déjà, les gnomes cramoisis du mois d'octobre se promènent par les bois dorés du Salon d'Automne, en criant : On ferme... on ferme !... Et le Soir, qui passe de bonne heure sur le chemin, le Soir tambourinaire de la Pluie, publie le vieux dicton de l'Almanach :

À la Saint-Lou
La lampe au clou.

L'Almanach ! lui aussi, va revenir bientôt prendre sa place au coin de l'âtre. Mais qu'il est changé ! et qu'il fait triste figure depuis qu'il a troqué son noble costume contre le vulgaire complet des grands magasins Ver-mot. Pourtant, qu'il était archaïque quand il arrivait, entouré de ses Pronostics, de ses Signes du Zodiaque, de ses Épactes, de son Nombre d'Or ! Avec ses nuages en bois poussés par les Équinoxes ; et sa Rose des Vents, reine des Girouettes, posée comme une auréole sur son vénérable front d'astronome !

Qu'il était joyeux, le temps où Mathieu Laensberg dictait à sa nièce Gудule le livre merveilleux. Le voyez-vous assis dans son fauteuil gothique : il dicte, tout en frottant ses mains ogivales :

— Du 12 au 15, limaces dans les chemins et parapluies dans les faubourgs ; les cornes de la lune étant troubles du côté de l'Ouest, grands malheurs sur la mer, bâtiments perdus corps et biens !

— Chwtt, pchwtt ! dit le Bois vert.

— Cliquetac ! dit l'Étincelle.

— N'arriverons-nous jamais au plafond ? chuchotent les Ombres qui

dansent.

— Corps et biens, mon oncle, sourit la fillette.

— 16. Nombreuses chutes de pierres, poursuit le vieillard ; la lune ayant son croissant environné de trois cercles épais, c'est grande quantité d'eau ; les taupes poussant plus que d'habitude et les fourmis transportant activement leurs œufs : violentes tempêtes sur tout le territoire...

— Tempêtes ?... dit Gudule, mais, mon oncle, le 16, c'est le jour de votre fête !...

— C'est le jour de ma fête ? répond Mathieu Laensberg, avec un bon sourire... Alors, beau temps, fillette... beau temps !

LE DERNIER FÉTICHE

[J'ai demandé à Françoise qui a sept ans, de me donner les impressions de sa toute petite enfance. Les voici ; je les transcris presque sous sa dictée :]

Françoise est née sous un chou.

— Voilà ton chou ! lui disait sa mère.

Ils habitaient une petite maison, en dehors du village, à côté de la prairie qui s'étendait jusqu'à la rivière. Quand la rivière débordait, elle arrivait dans le jardin et noyait les choux.

Françoise, à l'avance, plantait une baguette à la place du sien, pour le reconnaître quand il serait submergé.

Elle avait le respect et l'amour de ce chou mystérieux.

Quand sa mère épluchait un chou, elle restait près d'elle, et regardait ce qu'il pouvait y avoir dans le cœur du chou.

Elle allait l'arroser et plantait des fleurs autour de lui ; elle lui entourait le pied avec du fumier pour qu'il poussât bien.

Un jour, sa mère prit le chou pour faire la soupe. Et elle dit à Françoise :

— Ce sont les lapins de garenne qui ont passé cette nuit et qui l'ont mangé.

Et, pour la consoler :

— Je t'ai dit que tu étais née sous un chou, mais ce n'est pas vrai ; tu es venue au monde sous le beau groseillier qui est là.

Françoise s'attacha au groseillier beaucoup plus fort qu'au chou ; c'était un arbuste à fruits noirs avec quoi l'on fait du cassis.

Françoise allait chercher des grappes de groseilles rouges et blanches

et les attachait aux branches de son groseillier.

Elle venait jouer et s'asseoir à son ombre, avec ses poupées.

Elle laissait là ses jouets ; même la nuit, les sachant en sûreté sous ses feuilles protectrices.

Elle venait aussi l'orner avec des rubans, des bouquets.

Un jour, elle lui apporta deux fraises !

La nuit, les chenilles les mangèrent.



Françoise, heureuse, pensa que c'était son groseillier.

Alors, le lendemain, elle lui apporta un gâteau !

* * *

Petite Françoise, maintenant que vous avez « l'âge de raison », rappelez-vous comme il était beau le jardin de vos Quatre-Ans !

Comme vous alliez, ingénue et gracieuse, à travers les mauvaises herbes, jusqu'au vénérable chou qui était votre père mystérieux !

Ô chou de notre enfance ! Brave Bouddha potager ! Fétiche placide et bonasse ! Bien que tu portes un nom d'homme, la devinette populaire te donne « mille cottes et cotillons », car tu n'es ni homme ni femme, et si tu sens si bon la soupe que tu serais presque auvergnat !

La rosée vient suspendre des colliers de perles à tes jupons bleus ; la pluie danse sur ton ventre en jouant du tambour, ta musique favorite.

Et tu ne t'occupes pas de politique !

Il y a des idoles discutées.

Le père Noël, saint Nicolas sont tendancieux déjà.

Ils appartiennent au Trésor du peuple, c'est vrai ; mais ils sentent encore un peu, très peu, le catéchisme.

Bien des parents ne plaisaient pas sur ce chapitre-là ; il ne faut pas fausser l'esprit des enfants ; il faut leur ouvrir les yeux de bonne heure ; papa tient à ce que son gosse sache que c'est M. Goberjus, le confiseur, qui fabrique les œufs de Pâques ; les cloches ne volent pas, mon garçon : voilà la vérité !

Mais on ne discute pas le chou.

Le chou échappe à toutes les controverses religieuses.

Sorti de la bonne terre odorante, c'est un délicieux païen.

Et c'est le dernier fétiche !

Aimons-le, adorons-le pour cela.

Accroupi au fond des plates-bandes, comme il est accroupi au fond de notre mémoire, il ouvre toujours à nos premiers pas son nombril vert ; et nous pourrions même l'appeler avec quelque raison Notre-Seigneur-du-Potager, car les seules paroles qu'il sache dire, ce païen, sont ces paroles éminemment chrétiennes : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

RETRAITES MILITAIRES

Je me souviens quand j'étais gamin des dragons en manteaux blancs, qui portaient des torches, les soirs de retraite aux flambeaux. Leurs chevaux se cabraient un peu, et cela faisait vaciller davantage la flamme ; les grandes ombres élastiques des cavaliers descendaient et montaient avec des cimiers de géants, jusqu'aux mansardes !

La place était noire de monde ; les clients du café de la Comédie : des fabricants de draps, des boutiquiers, étaient sortis, tête nue, quelques-uns tenant une queue de billard, d'autres fumant la pipe fragile en terre blanche émaillée que l'on culotte avec amour et que l'on confie au garçon chaque soir.

Ah ! c'est ça qui « versait bien l'héroïsme au cœur des citoyens » ! Jusqu'à l'Harmonie municipale qui croyait que c'était arrivé ! de bonnes têtes de contremaîtres et d'employés de bureau qui gonflaient des joues martiales ; mais ça ne valait pas quand même la fanfare du 128°.



Et les petites ouvrières en cheveux, bras dessus, bras dessous ! et la ribambelle des petits jeunes gens où se retrouvaient toujours le potard, le potache, le calicot, le lithographe et le clerc d'huissier. Et l'autre ribambelle, derrière, des ouvriers de fabrique ; les « casquettes » enchantées de bousculer un peu « les chapeaux ». C'étaient des soirs de fête.

Mais il y avait aussi la simple retraite de chaque jour, sans ophicléides ni trombones ; la simple retraite de huit heures, qui était devenue une vieille habitude de la petite ville, un vieux bruit familier du soir, comme l'angélus ou le couvre-feu. Les gens n'y faisaient plus attention. Personne, que 30 ou 40 gamins, autour des capotes d'un bleu neutre déjà, à cette heure où le crépuscule devient couleur de cendre. Je revois les boutiques endormies autour de la vaste place aux pavés blancs, et leurs vitrines immobiles ; la mercerie de Comilia-Britoux, l'enseigne aux lettres d'or d'Oswald l'horloger, l'omnibus de l'Hôtel de Metz, et la carotte de M^{lle} Pimpernelle, la bu-raliste...



Les tambours sont au garde-à-vous, les coudes levés ; les baguettes sont immobiles ; le tambour-major, sans déranger ses pieds en équerre, fait tourner son torse pour regarder derrière lui, à l'horloge du clocher, si l'aiguille est sur l'heure... et sa canne, au bout de son bras, décrit, par-dessus sa tête, un brusque zigzag d'éclair.

Alors, le ban des tambours voile les 8 coups de huit heures du soir !...

Maintenant que la boîte est ouverte, voilà qu'il en sort des soldats, des soldats, des soldats ; la tête des enfants qui sont nés dans une ville de garnison est comme une boîte à soldats ; car les enfants aiment les soldats comme les images, les choux à la crème et les œufs de Pâques.

Je les reconnais tous ; il y en a plein la ville ; il y a celui qui se promène derrière le parapet, de long en large, comme une marionnette avec un fusil pour bâton.

Il y a les deux que l'on voit entrer, le dimanche, à l'auberge du Passeur, une fleurette aux lèvres et le ceinturon sur l'épaule ; il y a celui...

Mais, voici que je revois deux gamins, tout petits, sous les peupliers qui font de grandes ombres en travers de la route ; et la route est toute blanche de lune. Mon camarade et moi, nous sommes allés au-devant du 128^e, qui

revient des manœuvres...

Avant et après, je ne vois rien... L'apparition, au coude de la route, du régiment dans le paysage figé au petit jour, ce souvenir surgit là, comme une fresque blême sur une muraille nue...

En tête, les sapeurs, l'arme à la bretelle, chantant des choses très puériles, et c'est un peu étrange, dans ces barbes rousses et noires...

L'un chante :

Dernièrement,
Panpan, panpan,
(répétaient les autres)
Dans la rue des Rosiers
Panpan, panpan,
On a tué,
Panpan, panpan,
Une jeune fille de quinze ans...
Panpan, panpan,
Et l'assassin,
Panpan, panpan,
Qui s'était sauvé
Panpan, panpan,
Dans les bois de Bondy,
Panpan, panpan,
Fut bientôt arrêté,
Panpan, panpan,
La guillotine
Panpan, panpan,
Aussitôt fut dressée,
Panpan, panpan,
Et l'assassin
Panpan, panpan,
Eut la tête tranchée,
Panpan, panpan.



Alors, tous en chœur, comme pour écarter la vision sinistre, ajoutent un refrain joyeux et inattendu :

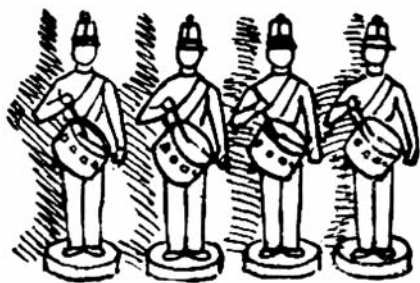
Jonas, dans sa baleine,
Était heureux, quoiqu'en prison...
Et s'il était, parfois, dans la gêne,
Il pouvait manger du poisson...

Puis, un silence. Je n'entends plus que la cadence des godillots, régulière comme un tic-tac d'horloge... mais le vieil enfant barbu oublie vite Jonas et revient, comme poussé par une idée fixe, à son lugubre fait-divers :

Dernièrement,
Panpan, panpan.

L'autre soir, du haut de Montmartre, j'ai entendu, de nouveau, les tambours de la retraite ; et c'est parce qu'ils s'étaient tus pendant vingt-cinq ans, sans doute, qu'ils ont réveillé tous ces petits soldats endormis au fond de ma tête.

En écoutant la joyeuse rumeur, c'était comme un souvenir du passé qui se jouait de moi ; la boîte s'était encore ouverte, et j'en voyais sortir les petits tambours de naguère comme des petits jouets-fantômes.



FEUILLES D'AUTOMNE

Les cloches de sept heures sont pures comme le matin.

Elles sonnent pour la messe basse.

Les quatre cents hirondelles, en Assemblée générale, sont immobiles, noires et blanches, le long du toit oblique.

Sur un invisible signal, toutes, elles s'envoient, avec un grand bruit frais, en faisant mille courbes, puis reviennent se poser sur la toiture, cette fois moins nombreuses.

Alors, nouveau Conseil silencieux... puis, sur nouveau signal, nouveau vol, avec cris joyeux et spirales.

Quand elles se rassemblent une troisième fois, elles ne sont plus que 80. Et ce sera l'envolée finale qui se fera au même signal mystérieux après les mêmes insaisissables et muets conciliabules...

Passent les vingt-deux sœurs, noires et blanches aussi, le gros paroissien à tranche rouge sous le bras, au cliquetis du chapelet pendu le long des jupes.

Elles passent par groupes de 3, 3, 5, 2, 3, 3...

La figure est invisible au fond d'une coiffe profonde, et leurs habits noirs, leur coiffe blanche font penser au plumage blanc et noir des hirondelles.

Mais, hirondelles empesées, massives et tristes...

Le chemin qui sort du village vient mourir au bord de l'eau grise, près du moulin isolé.

Le moulin, c'est quatre pans de mur blanchis au lait de chaux et un haut

toit Louis XIII ; avec sa roue dentelée qui tremble comme la pulsation du paysage, il a l'air, le moulin blanc, d'une curieuse pièce d'horlogerie posée au bord de l'eau...

Quel charme hypnotique ils ont, ces derniers moulins à eau, en automne... Berceuse monotone de la Rivière, dont le tic-tac a scandé les heures lentes des lentes existences rustiques aux bons meuniers en casquette de laine...

Comme l'eau va vite, va vite dans la vanne !

Une planche moisie conduit au bord d'une île grande comme une tartine. Et, par la porte entrouverte, j'aperçois la figure un peu ascétique, poudrerisée de farine, et le fin sourire rasé du meunier ; ce qui lui donne un air très douzième siècle et comme emprunté, dans ce cadre de poutres en pente et de rouages en bois, à quelque vieille gravure de l'école allemande...

Voici des gens qui reviennent de la Forêt communale ; avec des charrettes ils sont allés chercher leur part de bois.

Une par une, les charrettes traversent le gué. Les filles marchent dans l'eau, avec un peu de tangage ; elles ont ramassé leurs jupes entre leurs jambes, ce qui leur fait des pantalons d'odalisque.

Les roues, au fond du lit, broient les pierres ; on entend un bruit de coquillages remués, si pur qu'il paraît tout proche.

Et les charrettes, à chaque tour de roue, s'endiamantent et scintillent.

Le soir, devant chaque maison du village, s'entassent jusqu'à l'étagé les membres coupés de la Forêt.

Du temps de nos grand-mères, l'Automne était encore la belle saison de la Flamme qui dansé sur la pierre de l'Âtre.

La Lumière, radieuse, rebondissait sur le ventre des armoires ; et les plats, alignés le long du dressoir, portaient, sur leur face d'étain, le reflet — comme un Œil pensif — des Octobres dorés...

Le Feu avait cette vie ardente que les expressions les plus populaires ont rendu étrange et presque humaine : le feu a pris naissance, le feu se consume, le feu se ranime, le feu s'étouffe, le feu est mort...

La Flamme était une rustique Loïe Fuller qui dansait devant un parterre d'Ustensiles ; elle émerveillait les petits Poucets...

Pourquoi avoir apporté dans les hameaux ces affreuses cages en fonte que vous appelez des poêles et des cuisinières ? Avec votre sombre quin-

caillerie, l'Obscurité est entrée dans la chambre, elle est venue s'asseoir au coin de votre cheminée ; maintenant qu'il n'y a plus ni chansons, ni quenouilles, les gens en cercle, oisifs, sont assis tristement dans l'ombre, emprisonnés par la pluie tenace...

Ils regardent la Flamme, comme les condamnés, à travers des petits barreaux...

Ah ! pourquoi a-t-on mis le Feu en prison ?...

LA CUISINE ET LA POÉSIE

Il y a un mot, pas très bienveillant, que les poètes emploient pour ridiculiser la femme coupable de savoir faire cuire « elle-même » un œuf à la coque.

C'est le mot « popote ».

Popote ! Comme il serait simple cependant de changer la face de ce mot. En l'écrivant avec un P majuscule, il évoquerait aussitôt une joviale et intelligente petite fée, la fée Popote, grassouillette, bien prise, ayant des joues fraîches, des bras blancs, non rougeauds, et que salueraient bien bas les marmitons de Dame Tartine « dans son grand palais de beurre frais ».

La Littérature est remplie « d'ails de basse cuisine », mais il y a, dans la Cuisine, beaucoup plus de bonne littérature qu'on ne croit. La Cuisine est un art méconnu, malgré Brillat-Savarin, exquis cependant, et, je le dis, un art élégant (cet adjectif pris dans le sens français, non dans le sens parisien), un art qui mériterait, dans nos journaux, une page spéciale, comme la Mode ou les Sports.

Vous entendrez rarement une femme de lettres risquer une réflexion sur le contenu de son assiette, sans perdre une bouchée d'ailleurs ; manger étant chose basse et vulgaire. Il faut déplorer ce malentendu entre la Lyre et le Gril.

Discuter la poésie de l'Omelette au lard, cependant, c'est nier l'Association d'Idées, la plus précieuse de nos magiciennes et la Servante la plus fidèle de la Mémoire, c'est-à-dire notre Grenier aux Rêves.

Qu'on me serve une tranche de jambon et j'ai des souvenirs plein mon assiette : voyages... lectures... je revois comme Riflandouille rifloit andouilles et comment Tailleboudin tailloît boudins ! L'enseigne des bonnes auberges se balance sur la soupière à fleurs où fume la soupe aux choux, et la Voulzie court autour du poulet couché sur le cresson de fontaine.

Nous avons tous placé, parmi nos meilleurs souvenirs, des instants savoureux, imprévus presque toujours, où il nous a été donné de goûter un mets en son temps et dans son lieu ; car, là est le point important ; là surtout, là seulement nous avons surpris le charme qui unit les plaisirs de la bouche à ceux de l'esprit. Exemples : le fromage est un poème agreste, rude, il sent l'écurie et la montagne. Il est inconnu sur les tables d'hôtes. On nous sert des fromages apprivoisés « présentables ». Mais, arrivez, comme un charretier, chez une vieille sauvagesse de la Brie ; là, assis de travers sur un escabeau, le couteau de poche au poing (car il faut un couteau de poche et non un couteau à dessert), là seulement vous goûterez le fromage rugueux comme la paume d'un laboureur, ce « fromage de pays » qu'on ne présente qu'aux hommes des champs, avec du pain de ménage et un pichet de cidre. Mais on n'a pas toujours à sa disposition une ferme qui sent le lait caillé au bord d'une de ces routes qui coupent ces vastes plateaux briards, où des arbres rares du fond de l'horizon plat s'avancent, un à un, au-devant du voyageur comme des voiles qui rentrent au port.

Et les crêpes !... On en mange une fois dans sa vie ! La crêpe est même entrée, déjà, dans la cuisine rétrospective ; nos petits-enfants n'en mangeront plus.

Voici la recette qu'en donnait ma grand-mère :

Vous choisissez une belle nuit de Noël et une douzaine d'œufs ; il faut qu'il gèle à pierre fendre et que les œufs soient frais. À défaut de gelée, choisir une jolie neige.

À l'avance, battez vos œufs avec deux livres de farine, un peu de sel et un verre de vieux kirsch, en évitant que la farine ne fasse des grumeaux ; travaillez la pâte et laissez reposer.

Procurez-vous, d'autre part, un âtre, une horloge à poids, l'image du Juif Errant, un bahut, quelques escabeaux et un tronc d'arbre ; placez le tronc d'arbre sur un fagot et mettez le feu. (Avoir soin de faire passer sous la fenêtre une grand-route ou un chemin creux.)

Quand la pleine lune qui donne sur votre terrine a fait prendre à la pâte une belle couleur, vous décrochez votre poêle dont le manche ne doit pas avoir moins de deux mètres. Versez dans votre poêle gros comme une noix de beurre, puis une pleine cuillerée de pâte. Il faut que tous les yeux brillent à ce moment de la plus vive convoitise.

Le choix des invités est d'une grande importance. Un marguillier, un bûcheron, un médecin de campagne ou, mieux, un rebouteux, un facteur,

une tricoteuse de mitaines feront l'affaire ; une sorcière, s'il se peut, ajoutera un bouquet fort appréciable.

Mais la présence d'un instituteur peut tout compromettre.

Inclinez alors la pâte dans tous les sens, et quand la crêpe prend forme, faites-lui faire deux ou trois sauts périlleux aux applaudissements de l'auditoire. Faites-la glisser enfin sur un plat, saupoudrez de sucre, de joyeuses sornettes, d'un vieux Noël et d'une chanson populaire.

Et mangez-la bien chaude.

SOLSTICE D'HIVER

Il vient de se passer un événement.

Personne n'y a fait attention ; on cause aéroplane ou budget de l'agriculture.

L'événement, cependant, est l'un des plus émouvants de l'Année : le Solstice d'Hiver !

C'est-à-dire que dans la nuit du 20 au 21 décembre, à pas de loup, l'Hiver est entré dans la Ville...

L'Hiver !

Le Printemps est une Bouquetière, un peu sentimentale ; l'Été est un gros Monsieur, un peu vulgaire, et qui s'éponge le front ; l'Automne est un rapin un peu raté ; mais l'Hiver est un élégant Pierrot qui marche sur la pointe des pieds dans des pantoufles de satin blanc.

C'est la Saison distinguée ; c'est le Mime silencieux qui précède d'un pas léger le facteur rural dans le matin blanc, quand il traverse en diagonale la prairie prismatique et le bois cristallisé.

Mais cet Hiver-là, nous ne le connaissons pas en ville, car on lui confisque à l'octroi son gracieux travesti. Monsieur de Pontich n'aime pas les pierrots de neige ; gare à ceux qui s'introduisent en fraude sur les trottoirs de la capitale ! Il les fait balayer par ses boueux, ou bien il les soumet au supplice du Sel.

Aussi l'Hiver, pour rentrer en Ville, prend un déguisement de pauvre homme qui a un catarrhe dans le nez et dont les souliers prennent l'eau.

Et il rôde par les rues en mangeant deux sous de marrons pour se réchauffer.

Je le rencontre souvent (c'est sa promenade favorite) sur les boulevards extérieurs, du côté où tu vois les toits de l'hôpital, par-delà les arbres squelettes, derrière le mur interminable.

Une porte s'ouvre dans ce mur.

C'est par cette ouverture que l'Hôpital se vide de ses cadavres.

Les croque-morts vont s'asseoir, en attendant, sur un banc du boulevard, à côté de créatures étranges qui ont de placides figures de femmes de ménage et qui sont de vieilles prostituées.

Les croque-morts ont de bonnes faces joufflues, et d'étonnants chapeaux de cuir ciré ; et les basques de leur habit se replient sous eux, comme des ailes...

Le Métro, au-dessus, appuie de toutes ses forces sur le trottoir louche. C'est la promenade favorite de l'Hiver.

Il se rappelle alors qu'il y a de la neige, là-bas, dans son pays d'origine ; il y a des petits enfants heureux de voir tomber

Des petits oiseaux sans ailes
Sur des arbres sans feuilles,

et il y a aussi un médecin de campagne qui secoue son manteau comme un ours blanc, pour entrer dans une mesure qui ressemble à un sac de farine.

Alors, il regarde les croque-morts allégoriques qui s'en vont derrière le corbillard de l'Année, ah... comme elle part sans prestige, en ville !... et il songe que là-bas, le drame a tout de même une majesté plus douce.

Oui, il se rappelle ; ce médecin qui a l'air d'un ours blanc, il le voit encore enlever sa fourrure et poser avec précaution sa faux dans un coin ; ce médecin il le reconnaît : c'est le Temps-qui-passe !

Saint Sylvestre est assis dans son fauteuil de garde-malade, et cette paysanne dans son lit, c'est encore une année qui va mourir.

Le vieux docteur s'approche de « l'illustre alitée » pour lui tâter le pouls ; il consulte en même temps un petit sablier de poche qui lui sert de chronomètre et il compte en silence les dernières pulsations... Oh ! l'instant romantique lorsqu'il prononce ces mots graves : « 31 Décembre... il faut s'attendre d'un moment à l'autre... » et lorsqu'à voix plus basse il ajoute : « Elle ne passera pas la nuit !... »

LE VOYAGE SOUS LA LAMPE



Je suis un voyageur en pantoufles
qui fume une pipe rouge au coin du
feu.

La cendre est comme une dune
dans un golfe et des petites vagues
violette la lèchent sans bruit.

Moi, je les regarde, en rêvassant, comme je regarderais une eau qui
coule, ou un feuillage qui tremble.

Le coin du feu ressemble un peu au bord de la rivière. C'est, un peu, la
même berceuse...

Je suis, sous l'abat-jour de ma lampe, comme un voyageur attardé sous
une tente ; je ne sais d'où je viens, et je vais je ne sais où ; un vieux mar-
chand en pantoufles qui se repose en remuant des braises avec une pelle
à feu.

Qui est-ce qui fait du bruit, à la porte ?... C'est le Vent qui s'amuse avec
la boîte aux lettres...

As-tu fini d'aboyer, Jap ? Je te dis que c'est le Vent, imbécile ; n'aie pas
peur, le Vent n'a pas de bâton... comme le facteur... reviens t'asseoir sur
ton derrière... là... près de moi ; et racontons-nous, sans causer, de bonnes
histoires.

D'où venez-vous, bûches de hêtres, bûches d'érables, avec vos bonnets
d'écorce et vos barbes de lichens ?... Peut-être avons-nous rencontré celle-
ci, cet automne ? Qui sait ? C'était peut-être alors l'Arbre solitaire au milieu
du vieux Pré où nous allions ensemble... Tu m'écoutes, Jap ?... Tu te sou-
viens de ce vieux Pré, à peine vert, comme un tapis fané dans l'enclave de
la Forêt ; c'était une vieille étoffe usée jusqu'à la corde... Une longue or-
nière inachevée y sinuait, en diagonale, comme une balafre exsangue sur
un très vieux Visage. C'était bien le plus vieux Pré du pays ; et cela res-
semblait à un parc sauvage, abandonné depuis des temps très anciens ; et
moi, je m'imaginais que cette ornière avait été creusée là par le carrosse
d'un Roi inconnu, attelé de Dinothériums...

Je le revois, ce pré ; un estuaire de verdure qui se rétrécit là-bas, et de-
vient un chenal de hautes herbes ; qui pénètre dans le Désert des feuilles,
et coule pendant deux lieues entre leurs rives mystérieuses...

Je ne sais pourquoi je revois en même temps des trois-mâts chargés de
neige ; des trois mâts conduits par des capitaines américains, et qui s'en-

foncent aussi dans un chenal d'eau verte, entre deux murailles blanches... Jap et moi, nous sommes deux bateaux, avec de l'herbe jusqu'aux bastingages, et nous allons à l'aventure découvrir le Pôle Vert de la Forêt...

Houlà !... les bûches s'effondrent comme une toiture dans un incendie...



Et nous, Jap, voilà qu'au fond du fjord, nous avons trouvé une porte dans la muraille verte ; nous avons quitté le Pré pour descendre à tâtons, comme dans une cave, vers le Cœur de la Forêt.

Et nous avons marché si longtemps que nous nous sommes perdus ; mais les oiseaux avaient mangé le pain du petit Poucet, et la Forêt nous regardait avec mille regards qui n'avaient pas de figures.

Vraiment, ils étaient trop profonds ces bois, et nous aurions dû suivre les sentiers !... Quelle idée de vouloir entrer dans le Cœur de la Forêt !... Et ces regards sans yeux qui nous fixaient au fond des ombres vertes étaient plus inquiétants que ceux des bêtes à quatre pattes... Oh ! tu avais peur aussi, Jap, tu aurais bien voulu être « dehors » comme moi : te souviens-tu, bougre de neurasthénique, que tu posais tes grosses pattes sur mes épaules, en me léchant, en gémissant ?... Tu ressentais, obscurément, le même malaise que moi... Intellectuel, va !...

Et, quand nous sommes sortis de la Prison verte, comme tu faisais des bonds fous sur le plateau ; tu étais extravagant ; tu disais d'une façon très claire : « Nous sommes libres, nous l'avons échappé belle ! Comme on respire bien sous le vaste ciel !... » Et tu ondulais, en galopant dans les fourgères, comme une otarie dans son bassin...

Ainsi, je voyage en pantoufles ; la Folle du Logis qui m'accompagne a ouvert mon havresac ; c'est une jolie bohémienne qui « installe » (comme disent les soldats) la boutique à treize sous de mes souvenirs ; elle épousète, un à un, accroupie au coin du feu, mes images et mes bonshommes...

UN REMÈDE DE BONNE FEMME

Le Cafard va faire parler de lui ; on nous promet pour bientôt un remède souverain qui doit guérir nos rhumatismes et qui sera extrait de ce bien innocent mais bien répugnant orthoptère nocturne appelé Blatte (plus

vulgairement : Cafard).

Dès à présent, il y a des gens dont le métier consiste à chasser le Cafard (des chasseurs de Cafards...), qui le traquent dans toutes les caves, dans tous les celliers ; car la Faculté en réclame pour préparer l'étonnant remède ; et ne croyez pas que ce soit une plaisanterie ; la recette vient de haut, elle a été donnée, dit-on, par le Roi du Cancer : le D^r Doyen.

Les animaux ont sans doute déjà joué un rôle essentiel sur la scène thérapeutique ; depuis la Vache présentée par Jenner, jusqu'à Roux et son Cheval au sérum merveilleux, nous avons applaudi le Bouc et la Fourmi ; mais l'entrée en scène du Cafard est indéniablement cocasse. Nous ne nous attendions pas à celle-là. Je n'ai pas la pensée de plaisanter un admirable savant ; cependant, je pense malgré moi au foie de la truie et au sang de la poule noire que la médecine populaire mélangeait jadis avec les herbes cueillies pendant le dernier quartier de la lune... Pauvre Cafard ! tellement inoffensif mais si laid que tu nous faisais peur quand tu étais brusquement éclairé par la bougie ; à ton tour, comme le Cobaye et le Chimpanzé, tu vas savoir ce que cela coûte de servir l'humanité !

Tout de même, il sent la sorcière, ce Cafard ; je le vois très bien tenir compagnie au Crapaud volant, à la Chouette, près de la marmite aux incantations ; je vois bien notre sorcière le mélanger au caca d'oie pour guérir les vers intestinaux.

Ne plaisantons plus ; c'est entendu : le rhumatisme guéri par le Cafard semble un remède de bonne femme, mais c'est cela qui doit nous inspirer confiance ; un remède gagne toujours à être un peu cabalistique ; les Herbes guérissaient bien mieux quand elles avaient un parfum de sortilège ; la Sorcière, malgré sa collaboration avec le Diable, était meilleure herboriste que le Pharmacien.

C'est pourquoi nous avons brûlé la jolie vieille qui cueillait des simples dans la clairière ; les Herbes aux noms de fées : Millefeuille et Scabieuse, Marjolaine, Véronique et Giroflée, les Herbes, hélas ! ont pris tristement la route qui conduit à la Pharmacie.

Quant au Diable, se trouvant seul, il a lâché la médecine, et, chose étrange, car c'est un vieux paysan, il s'est retiré en ville pour dire la bonne aventure. Veuf de la Sorcière, il s'est remarié avec la Tireuse de cartes, qui est restée moderne.

Au fond de son entresol poussiéreux du boulevard Haussmann, il use sa vieillesse à jouer au bésigue ; quand il arrive quelqu'un, il se fait invisible

dans son fauteuil de reps rouge, mais c'est lui qui guide les doigts épais de la nécromancienne et qui lui souffle les mots qu'il faut dire : *un homme de campagne... qui vous veut du mal... et qui fait route pour vous... à la nuit... dans la ville... dans votre maison...*

PROPOS AU COIN DU FEU

Dame Actualité, cette commère de Revue, et le Fait-divers, son compère, nous présentent, dès le début, quelques bons vieux drames toujours nouveaux :

Les Bandits de Sydney Street.

Doudmourab ou la Terreur du lac Tchad.

Le Grand Chef des Mecs-Rouges.

Les Tatoués de la Butte-aux-Cailles.

Les Sinistrés du Train 1505 ou les Mystères de l'O.-E.

Mais, par ces temps frisks, quel sujet de conversation est plus... brûlant, c'est le cas de le dire, que le Coin du feu ?

Quand la maison est bloquée par la neige, qu'y a-t-il de plus enviable que d'être éclairé par les bûches, le soir, une paire de pincettes en main, en guise de gouvernail, pour diriger sa barque dans l'Hiver ?

Prendre le quart au coin du feu, alors que onze heures du soir sonnent avec un bruit mat de monnaie de plomb, à l'hôtel de ville... alors qu'elles sonnent de nouveau, plus grêles et plus lointaines, au clocher de l'hospice.

Et s'enfoncer dans un bon vieux livre de voyages, où tu mets la barre sur le cap Tchéliouskine, où tu atteins, en tisonnant le feu, le 80° degré de latitude nord...

Lisons :

« La hutte où mourut en 1596 le vieil explorateur Barentz, au Spitzberg, fut découverte en 1869 par le capitaine norvégien Carlsen qui y retrouva tout ce que Barentz y avait laissé.

» D'après Markham, on trouva les poêles encore sur le foyer, la vieille horloge contre la muraille, les armes, les tabourets, les gobelets pour boire, les instruments et les livres qui, *il y a deux cent soixante-treize ans*, charmèrent les tristes heures de la longue nuit polaire... »

Et je me prends à penser que c'est moi le vieil explorateur Barentz... Je suis dans ma hutte ; le dôme du Sacré-Cœur, derrière le carreau, devient un énorme iceberg... Toute la journée, vêtu d'une peau de loup, avec un

masque de laine sur la figure, j'ai couru le renard bleu ; et, au milieu de cette plaine blanche plus vaste que trois départements français, il y a une cabane où brille une petite lumière « comme d'une chandelle », dirait le petit Poucet, mais bien plus précieuse, car elle est si seule, si seule !...

Et comme ils deviennent intimes, dans la cabane, les objets familiers, la lampe, les livres, entourés par tant d'espaces blancs où se fatigueraient même des bottes de sept lieues...

Donc, je suis le vieux Barentz dans sa hutte, et je m'assoupis au coin de mon feu, comme un moine arctique, lorsque j'entends minuit, qui se laisse descendre le long des cordes carrées de mon horloge à poids...

Et voici qu'un autre rêve succède au premier.

Je me figure être revenu dans un ancien prieuré où j'allais parfois en vacances ; une bâtisse vaste et solitaire avec des pièces où il y avait trop d'ombres, le soir ; un chien sauvage, dont la grand-mère était une louve, faisait des rondes dans la cour, et tout près de mon lit, à côté des rideaux épais, il y avait une horloge. Elle ne faisait pas tic-tac, comme les autres ; elle faisait : touk... touk !... Il me semblait aussi qu'elle devait sortir de sa boîte pour faire le tour de la chambre et que ce *touk-touk*, c'était le bruit de ses pas d'automate sur le parquet.

Je finissais tout de même par m'endormir, mais presque aussitôt : Chhhvzzzzkrrkrrrvrrpllchckzinngg !!!

C'était mon imbécile d'horloge qui m'avertissait simplement que l'heure allait sonner ; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Et alors, après cette bonne farce, elle y allait de sa petite sonnerie : dinn-dinn-dinn-dinnnn ; 4 heures du matin ; puis silence complet ; elle renvoyait vivement les mains dans le rang et se tenait au « garde-à-vous », les yeux fixés à quinze pas devant elle, facétieux factionnaire de l'Éternité.



TABLE DES MATIÈRES

Au-devant du Printemps	05
Nous n'irons plus au bois	07
Promenade sur la Butte	09
Plus on est de fous plus on rit	11
Nous partons en voyage	13
Le Bon Dieu n'est pas mort	15
Autre race, autre chanson	17
En route vers la mer!	20
L'amour des voyages	21
Le trésor du Peuple	23
Les arbres	25
Un épisode du siège de Charlemont	26
Boîte à joujoux	29
Avez-vous des moyens d'existence?	31
Automne	33
Rosa la Rose	34
Ville « natale »	36
On ferme!	38
Le dernier fétiche	40
Retraites militaires	42
Feuilles d'automne	45
La cuisine et la poésie	47
Solstice d'hiver	49
Le voyage sous la lampe	51
Un remède de Bonne Femme	52
Propos au coin du feu	54

Achevé d'imprimer
le six janvier 1914
chez JOUVE et C^{ie}
pour la Collection de « *Vers et Prose* »
(EUGÈNE FIGUIÈRE, Éditeur
7, rue Corneille, Paris)

